

PRIX  
\$2.00

# Le coin du feu.

Revue  
FÉMININE MONTREAL

# MAGASIN de COIFFURES de PALMER

1745 RUE NOTRE-DAME.



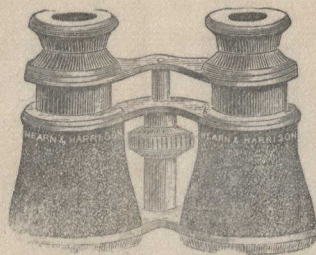
Nous venons de recevoir des nouveautés fashionables et artistiques en marchandises convenables pour la chevelure.

## Le Carnot

La dernière coiffure à Paris.

Le Toupet Borden est un grand succès. Aucune dame ne peut s'en passer.

Trois magnifiques appartements privés pour la coiffure des dames.



Thermometres,  
Barometres  
Instruments  
de dessin  
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,  
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,  
Microscopes,  
Lanternes  
Magiques,  
Graphoscopes,  
Pince-nez.



1640-1642 NOTRE DAME ST

VAISSELLES, VERRERIES, LAMPES  
THES, CAFES ET EPICES

## G. A. DUCLOS & CIE

\* 1785 \*

RUE STE-CATHERINE

- - HUILES - -  
CANADIENNE - AMERICAINE - AUSTRALE

Cadeaux de Noël.

LE

# Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

## Maison CUSENIER de Paris Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

**Dr. J. G. A. GENDREAU**  
**CHIRURGIEN DENTISTE**  
 No. 20 Rue St. Laurent  
 MONTREAL.

Extraction de dents ou sans palais d'après  
 sans douleurs par les procedes les plus  
 l'electricite et par nouveaux.  
 anesthesie locale.  
 Dents posees avec Telephone 2818.

HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. a 6 P.M.

**Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais**  
**DENTS POSEES SANS PALAIS**  
**S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,**  
 No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricite et fait les Dentiers d'après les procedes les plus nouveaux. Dents posees sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posees sur les Vieilles Racines.

**L. J. HÉRARD,**  
 26 Rue St. Laurent

Les dames trouveront chez L. J. Hérard, marchand de fer, 26 rue St. Laurent, un assortiment complet et choisi de tout ce qu'il leur faut en objets de quincaillerie, de fantaisie, etc.

**L. J. Herard,**  
 26 RUE ST. LAURENT.

**Une belle Peau est la premiere condition de la Beaute.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté "LE VIDO" ont la peau blanche, claire, douce, transparente, unie et fine.

**LE VIDO** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

**LE VIDO** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides.

**CE QU'ON EN DIT :**

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau de Beauté "LE VIDO," que je vous adresse l'expression de ma satisfaction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS,

*Artiste lyrique de l'Opéra Français.*

..... Votre Eau de Beauté "LE VIDO" donne à la peau la souplesse, le poli et la carnation désirables.

(Signé) E. BLONVILLE,

*Artiste de l'Opéra Français.*

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une ample provision de votre produit.

(Signé) MONTFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "LE VIDO," et j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec votre préparation.

(Signé) Julia HOSDEZ.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIETAIRE :

**THE MONTREAL CHEMICAL CO.**  
 Montreal & New York

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.**



Poitrine parfaite, par les **Poudres Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

**SANTÉ ET BEAUTÉ.**

Une boîte avec notice, **\$1.00.** Six boîtes, **\$5.00.**

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

— AGENT DE LA MAISON —

... A. DENAEYER & CIE., Bruxelles, Belgique.

**ELIXIR DENAEYER**

Le tonique le plus énergique dans les maladies de

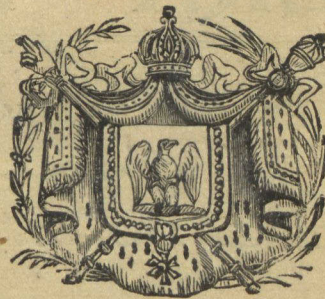


**Poitrine, de l'Estomac, des Intestins, l'Anémie, la Convalescence,**

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL. Pharmacie BERNARD.



Plus de Cheveux Gris.

LA CHEVELURE est la marque distinctive et caractéristique des différentes races humaines, sa beauté est plus ou moins luxuriante en raison de la civilisation des peuples.

UNE BELLE CHEVELURE est aussi le plus attrayant ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous servant du

RENOVATEUR  
 PARISIEN DE

**LUBY**

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle. C'est aussi un article de toilette indispensable.

**ARCAND FRERES,** Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de  
l'Abbé Kneipp. **Marchands de Nouveautés**

**111 RUE ST-LAURENT,** Coin de la rue Lagauchetière.

NE

TOUSSEZ

PLUS



AYEZ UNE VOIX

DOUCE ET SONOREUSE.

Employez la Pate de Gomme d'Epinette rouge du  
Professeur Chevallier.

— 25c. LA BOITE. —

Cette préparation est agréable au goût et sa forme portative la rend bien populaire.

**LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens**

Coin des rues Notre Dame et St. Gabriel.

**OPERA \* FRANÇAIS**

EDMOND HARDY, Directeur - Gerant.

-- SEMAINE DU 17 AU 22 DECEMBRE --

**"SI J'ETAIS ROI,"**

**COMEDIE**

**"LE PETIT DUC."**

PRIX DES PLACES :—Orchestre 75c., stalles 60c., parterre 50c., admission 40c. Balcon, 1re rangée 60c., 2e et 3e rangées 50c. Amphithéâtre 25c.

Prix des places pour les soirées DE GALA—Orchestre \$1.00, stalles 75c., balcon, 1re rangée 75c., 2e et 3e rangées 60c., parterre 60c., admission 50c., amphithéâtre 25c.

Bureau de location chez M. Ed. Hardy, 1637 rue Notre-Dame et au Théâtre.

353

**Dr. J. G. A. GENDREAU**  
**CHIRURGIEN DENTISTE**  
 No. 20 Rue St. Laurent  
 MONTREAL.

Extraction de dents  
 sans douleurs par  
 l'électricité et par  
 anesthésie locale.  
 Dents posées avec

ou sans palais d'après  
 les procédés les plus  
 nouveaux.

Telephone 2818.

HEURES DE CONSULTATION : de 9 A.M. à 6 P.M.

**Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais**  
**DENTS POSEES SANS PALAIS**  
**S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,**  
 No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les  
 Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées  
 sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées  
 sur les Vieilles Racines.

**L. J. HÉRARD,**  
 26 Rue St. Laurent

Les dames trouveront chez L. J. Hérard, marchand de  
 fer, 26 rue St. Laurent, un assortiment complet et choisi  
 de tout ce qu'il leur faut en objets de quincaillerie, de fantaisie,  
 etc.

**L. J. Herard,**  
 26 RUE ST. LAURENT.

**Une belle Peau est la premiere  
 condition de la Beaute.**

Les personnes qui se servent de l'Eau de Beauté  
 "LE VIDO" ont la peau blanche, claire, douce, trans-  
 parente, unie et fine.

**LE VIDO** est une eau composée de plantes aromatiques  
 et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la  
 peau une douce odeur et en amollissent puissamment les  
 callosités.

**LE VIDO** guérit comme par enchantement toutes les  
 maladies de la peau et fait disparaître les rides.

**CE QU'ON EN DIT :**

..... Je suis tellement satisfaite de l'emploi de votre merveilleuse Eau  
 de Beauté "LE VIDO," que je vous adresse l'expression de ma satis-  
 faction en vous autorisant à en faire tel usage qu'il vous plaira.

(Signé) Hélène LOYS,  
*Artiste lyrique de l'Opéra Français.*

..... Votre Eau de Beauté "LE VIDO" donne à la peau la souplesse,  
 le poli et la carnation désirables.

(Signé) E. BLONVILLE,  
*Artiste de l'Opéra Français.*

..... Pour ma part, je ne quitterai pas Montréal sans emporter une  
 ample provision de votre produit.

(Signé) MONFORT.

..... J'ai fait usage de votre Eau de Beauté "LE VIDO," et  
 j'affirme que je ne connais aucun produit capable de rivaliser avec  
 votre préparation.

(Signé) Julia HOSDEZ.

Pour éviter les contrefaçons et imitations, voyez à ce  
 que chaque bouteille porte notre marque de fabrique.

Prix : **\$1.00** la grande bouteille

PROPRIÉTAIRE :

**THE MONTREAL CHEMICAL CO.**  
 Montreal & New York

**UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE.**



Poitrine parfaite,  
 par les **Poudres**  
 + + **Orientales**

Les seules qui assurent en trois mois et  
 sans nuire à la santé le développement  
 de la fermeté des formes de la poitrine  
 chez la femme.

**SANTÉ ET BEAUTÉ.**

Une boîte avec \$1.00. Six \$5.00.  
 notice, boîtes.

En vente dans toutes les Pharmacies  
 de première classe.

Dépôt général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

— AGENT DE LA MAISON —

... A. DENAEYER & CIE., Bruxelles, Belgique.

**ELIXIR DENAEYER**

Le tonique le plus énergique dans les maladies de

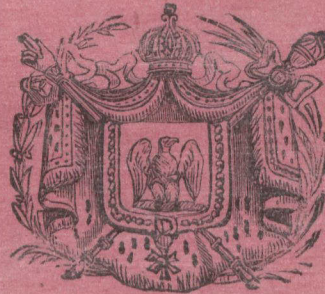


**Poitrine, de l'Estomac,  
 des Intestins, l'Anémie,  
 la Convalescence,**

La seule préparation de fer parfaitement assimilable.

En vente dans toutes les Pharmacies.

DEPOT PRINCIPAL : Pharmacie BERNARD.



Plus de  
 Cheveux  
 Gris.

**LA CHEVELURE** est la marque distinctive et caracté-  
 ristique des différentes races humaines, sa beauté  
 est plus ou moins luxuriante en raison de la civili-  
 sation des peuples.

**UNE BELLE CHEVELURE** est aussi le plus attrayant  
 ornement de la femme.

Il faut beaucoup de soins et d'attentions pour conserver aux  
 cheveux leur beauté, leur couleur et en prévenir la  
 chute prématurée ; vous obtiendrez ce résultat en vous  
 servant du

RENOVATEUR  
 PARISIEN DE

**LUBY**

Rien n'égale cette scientifique préparation contre la  
 chute des cheveux et pour leur rendre leur couleur naturelle  
 C'est aussi un article de toilette indispensable.

**ARCAND FRERES,**

Seuls dépositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de l'Abbé Kneipp.

**Marchands de Nouveautés**

111 RUE ST-LAURENT, Coin de la rue Lagochetière.

# OPERA \* FRANÇAIS

EDMOND HARDY, Directeur-Gerant.

— SEMAINE DU 29 OCTOBRE —

LUNDI, MARDI ET MERCREDI

**"TAILLEUR POUR DAMES."**

COMÉDIE EN 3 ACTES.

MM. GIRAUD, MILO, FETIS, ETC.

JEUDI MATINÉE

**"Mamzelle Nitouche."**

JEUDI SOIR

**SOIRÉE DE GALA . . . .**

VENDREDI ET SAMEDI

— **"Les Cloches de Corneville,"**

OPERA EN 3 ACTES.

Serpolette.....MELLE DEGOYON.

Le Marquis.....M. VISSIÈRE.

SAMEDI MATINÉE

**"MADAME L'ARCHIDUC."**

OPERA EN 3 ACTES.

PRIX DES PLACES :—Orchestre 75c., stalles 60c., parterre 50c., admission 40c. Balcon, 1re rangée 60c., 2e et 3e rangées 50c. Amphithéâtre 25c.

Prix des places pour les soirées DE GALA—Orchestre \$1.00, stalles 75c., balcon, 1re rangée 75c., 2e et 3e rangées 60c., parterre 60c., admission 50c., amphithéâtre 25c.

Bureau de location chez M. Ed. Hardy, 1637 rue Notre-Dame et au Théâtre.

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT: }  
\$2,00 PAR ANNEE. }

DECEMBRE 1894

{ ADMINISTRATION: }  
{ 63 RUE ST. GABRIEL. }

## SOMMAIRE

LE JEUNE HOMME MODERNE ET LA JEUNE FILLE MODERNE, . . . . .	<i>Nos Correspondants.</i>	UNE RETRAITE A LA TRAPPE, . . . . .	<i>L. W. Scott</i>
LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME, . . . . .	<i>Yvonne.</i>	UN TABLEAU, LA CHAPELLE DES MÉDICIS, . . . . .	<i>H. Taine.</i>
LES PANORAMAS DE PARIS, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	NOUVELLE IMPÉRATRICE DE RUSSIE, . . . . .	***
NOTES LITTÉRAIRES, . . . . .	*****	UNE REVUE SCIENTIFIQUE, . . . . .	<i>Mme D.</i>
HYGIÈNE, . . . . .	*****	ICI ET LÀ, . . . . .	*****
SAVOIR VIVRE, . . . . .	**	LA MODE, . . . . .	<i>Jeanne.</i>
		CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>

## Le jeune homme moderne et la jeune fille moderne.

### LE JEUNE HOMME MODERNE.

La sollicitude du COIN DU FEU pour la jeunesse lui a suggéré une idée dont il ne sait pas maintenant s'il doit se louer. Nous avons demandé aux autorités les plus diverses et d'âges fort variés, leur jugement sur la jeune fille et le jeune homme modernes.

Ce n'est pas notre faute si tous ces témoignages réunis ne sont pas faits, en somme, pour flatter outre mesure la vanité de l'un et de l'autre.

Comme on devait s'y attendre, les poètes sont tendres et indulgents, les magistrats prudents, les prêtres sévères, et les jeunesses cruelles—cet âge est sans pitié!

Vous reconnaîtrez toutes ces personnalités sans que je vous les signale davantage—ce qui, d'ailleurs, ne m'est pas permis.

Outre l'opinion de notre collaboratrice ordinaire, Marie Vieuxtemps, j'ai obtenu celles de deux jeunes filles—une Québécoise et une Montréalaise—sur les jeunes gens de notre époque.

Des jeunes gens ont également consenti à exprimer leur sentiment sur les contemporaines.

Nous laissons à chacun de nos aimables correspondants la responsabilité de ses dires—le COIN

DU FEU ne saurait à lui tout seul avoir tant d'opinions à la fois—et nous saisissons ici l'occasion de les remercier du bienveillant empressement qu'ils ont mis à répondre à notre appel.

*Mme Dandurand.*

### LE JEUNE HOMME FIN DE SIÈCLE.

Pour vous raconter les travers  
Et les qualités du jeune homme,  
Pas n'est besoin d'écrire en vers,  
Car la prose suffit, en somme

Aussi bien, d'un art transcendant  
Je m'abstiens. Quand par accident  
Je rime, j'implore d'avance,  
Non la Muse, mais l'indulgence.

Je vous présente le jeune homme  
Au bal, où vous le rencontrez.  
— Inutile qu'on vous le nomme —  
On vous en a souvent parlé!

C'est un monument d'importance,  
C'est un grand artiste . . . poseur.  
Un vaniteux par excellence,  
Fort pénétré de sa valeur.

C'est un être très susceptible,  
 Qui pour rien se froisse à jamais.  
 De grâce ! Faites l'impossible  
 Pour le trouver *presque parfait*.

Sa personne est irrésistible  
 — Du moins il le croit franchement —  
 J'ignore le moyen sensible  
 De guérir son aveuglement.

Sa causerie est toute en questions,  
 L'une surtout — neuve et spirituelle —  
 Est suave en ses intonations :  
 — "Aimez-vous la danse, mademoiselle ?"

Avec non moins de sérieux  
 Durant le cours d'une soirée  
 De ses succès jeunes et vieux  
 Il fait l'histoire détaillée.

Ou bien encore c'est un "blasé,"  
 Qui, à vingt ans, se dit "tanné,"  
 Rien ne le rattache à la vie,  
 Et du suicide il a l'envie !

Mais il vit, car à sa famille  
 Ce précieux enfant se doit !  
 (Je la crois pourtant plus tranquille  
 Quand il ne vit pas... sous son toit.)

D'ailleurs, n'a-t-il pas une sœur  
 Qu'il faut conduire dans le monde  
 Et traîner partout ? "Scie profonde,"  
 Qu'il subit bien à contre-cœur.

— "Chez soi ce n'est pas fatigant,  
 " On peut s'étirer à son aise,  
 " Et s'allonger tout en fumant,  
 " Sans qu'à personne ça déplaie !"

Le piano parfois l'attire ;  
 Il tape sans précaution.  
 Cette douce occupation  
 Est pour les autres un martyre.

Monsieur parfois est grincheux ;  
 Il tempête et grogne sans cesse.  
 On est vraiment par trop fâcheux  
 De lui trouver quelque faiblesse !

S'il tombe dans l'impertinence,  
 C'est qu'il est de mauvaise humeur ;  
 On doit l'admettre en conscience,  
 Son excuse a de la valeur.

Le type idéal néanmoins  
 Existe, et quelque part se loge.  
 — Peut être celui qu'on voit moins  
 Mérite-t-il le plus d'éloge !..

Tout cela, messieurs, — sans doute —  
 Soit dit en bonne intention,  
 Si pour ma franchise on me boule,  
 J'en aurai la contrition !

Il faut rire tout bonnement  
 De mon innocente critique.  
 Je n'ai voulu, sincèrement,  
 Que faire un portrait authentique.

S'il vous advient de réfléchir,  
 Songez, quand en arrive l'heure :  
 Qu'il faut rire avant de mourir  
 Pour, qu'avant de rire, on ne meure.

Miss Torre.

#### LE JEUNE HOMME MODERNE.

J'ai reçu ses confidences ; j'ai lu dans son cœur,  
 et j'ai pu voir qu'il y manque la grande force qui  
 fait des miracles : l'énergie d'aimer.

Non, mon jeune ami, vous ne savez plus rien  
 aimer, ni votre pays, ni votre famille... ni la femme !  
 Vous craignez d'être dupe en lui rendant un culte.  
 Si vous le faites, encore ce n'est que d'un genou  
 et l'air sceptique, avec la crainte de paraître ridi-  
 cule. Votre pâle enthousiasme ne se traduit par  
 rien d'héroïque.

Roméo fin de siècle, vous ne sérénadez plus  
 Juliette, de peur d'attraper le rhume !

\* \* \*

Vos yeux trop prosaïques ne voient plus la jeune  
 fille à travers le prisme de l'idéal, et votre mé-  
 moire ingrate, qui ne sait pas résister à l'absence,  
 est la complice de votre cœur anémique.

Pétrarque vous ferait sourire.

\* \* \*

L'amour sans espoir dans votre langue moderne  
 s'appelle "une bêtise." Les obstacles n'ont pas  
 de peine à triompher de votre passion. Vous  
 vous gardez des peines de cœur comme des cou-  
 rants d'air, et si d'aventure les tendres souvenirs  
 vous poursuivent, vous les secouez comme le pai-  
 sible ruminant fait des mouches importunes.

Abélard est mort depuis longtemps !

Marie Vieuxtemps.



## LA JEUNE FILLE MODERNE.

Comme nous le prévoyions, notre collaboration féminine a été beaucoup plus difficile à obtenir que l'autre. Mes congénères ont une sainte horreur de la plume—au moins quand il s'agit d'en faire usage pour le public. Cette répugnance vient d'une excessive modestie. Notre littérature aussi bien que notre éducation auraient tout à gagner d'une méfiance moins grande de leurs propres moyens.

Nous en sommes donc réduites aux indiscretions pour donner à nos lectrices une idée du sentiment féminin à l'égard des jeunes moustaches.

Une autorité interviewée nous a dit : "Je n'en pense pas assez de bien pour formuler mon opinion."

D'un autre côté — et je suis enchantée de mettre la déclaration suivante en regard de ce sévère jugement — une femme d'expérience, et des plus estimées de notre société canadienne, m'écrit :

"Je deviens d'une indulgence qui pourrait nuire à l'impartialité d'une critique : on serait tenté de croire ma plume trempée dans l'encre de contrebande."

Et enfin, notre correspondante québécoise se désiste en ces termes :

"Depuis plus de quinze jours je me creuse la tête sans succès, car je n'ai rien trouvé d'intéressant ou de nouveau à dire sur le compte du jeune homme moderne.

A entendre parler nos mères, les jeunes gens de leur temps étaient remplis de perfections. Comment se fait-il que malgré tous les efforts que j'ai faits, je n'ai pu les voir d'un œil aussi favorable? Pourquoi?

Serait-ce que cette intéressante partie du genre humain a dégénéré comme tant d'autres choses en ce bas monde?

Si je le croyais, je ne le dirais pas, de crainte des repréailles, surtout s'il était vrai que le sexe fort fût moins galant qu'il ne l'était autrefois.

En somme, je crois que j'aurais beaucoup de peine à comprendre le jeune homme moderne, et encore plus de difficulté à dire ce que j'en pense—si j'en arrivais à l'apprécier comme il mérite de l'être, sans doute.

Je me console cependant de ce que ma cervelle de dix-sept ans n'a pu pénétrer le mystère, en songeant que bien des demoiselles, ayant coiffé Sainte Catherine, ont inutilement cherché à l'approfondir, et en pensant aussi qu'un tout jeune

homme *moderne*—pas trop prétentieux, s'il y en a—serait lui aussi bien embarrassé s'il lui fallait donner une opinion raisonnable sur la jeune fille fin de siècle.

## LA JEUNE FILLE MODERNE.

Sous ce titre, madame, on peut écrire un volume. On peut composer un roman, qui serait, ou ne serait pas, édifiant, selon le type que l'on voudrait peindre.

On peut faire une comédie très gaie, une satire très méchante, une idylle très gracieuse, un livre de piété, ou un manuel d'instruction féminine.

Je présume que vous ne me demandez ni ceci, ni cela; mais, tout de même, je ne sais pas très bien quel point d'interrogation vous avez voulu mettre à la suite de ce titre.

Répondrai-je à votre attente en vous disant tout simplement ce que je veux qu'elle soit, la jeune fille moderne?

Et d'abord, je la veux pieuse, mais d'une piété éclairée, solide, fondée sur une connaissance aussi complète que possible de sa religion; et non pas d'une piété fausse, formaliste, mêlée de superstitions et de préjugés, encombrée de pratiques extérieures et routinières.

Je voudrais qu'elle eût des idées larges, mais saines; car il y a beaucoup d'idées larges qui sont malsaines, et dont il faut se défier.

Je veux qu'elle soit instruite, dans la mesure déterminée par son état, par sa position, et par ses talents.

En ne tenant pas compte de cette mesure, la jeune fille moderne est souvent déclassée, ou perd un temps précieux à cultiver des arts pour lesquels elle n'a aucun talent.

Ce qui me plairait surtout en elle, c'est qu'elle sût faire l'emploi de son temps dans la position que Dieu lui a faite dans le monde; qu'elle sût le partager sagement entre les travaux du ménage, les pratiques de piété, la lecture ou autres études, les promenades, les amusements et les bonnes œuvres.

Malheur à celle que l'on voit toujours à sa fenêtre ou sur les trottoirs! C'est pour elle que nos ancêtres ont fait ce proverbe :

"Fille fenestrière et trottière  
Est rarement bonne ménagère."

Je veux que la jeune fille soit bien mise, élégante même, mais sans luxe, surtout quand elle n'est pas très riche. Je n'admets pas qu'elle apprécie seulement les choses qui coûtent cher, et je suis enclin à trouver très séants les vêtements qu'elle se confectionne elle-même.

A ce sujet, je vous dirai qu'il y a dans l'instruction de nos jeunes filles une lacune regrettable : on ne leur enseigne pas assez les travaux manuels. Avec leurs dix doigts elles devraient pouvoir faire bien des choses plus utiles que *pianotailleur*.

Je veux que la jeune fille soit joyeuse, de cette joie franche, ouverte et saine qui s'exhale des cœurs purs. Rien n'est malsain comme certaines tristesses voluptueuses.

Je la veux bonne, douce, charitable, ne médissant jamais, et fuyant jusqu'à l'ombre de la calomnie.

On lui dit souvent—sans le croire—qu'elle est un ange. Je voudrais qu'elle eut au moins ces *deux ailes*, dont parle l'auteur de *l'Imitation : la simplicité et la pureté*.

Elles ne lui serviraient pas à voltiger d'un amour à l'autre ; mais elles l'élèveraient au-dessus de nos fanges, dans les régions de la lumière sereine et de la vraie beauté.

A. B. Routhier.

Je suppose, madame, que c'est en qualité de spectateur que vous daignez m'inviter à votre concours, ... périlleux à tout point de vue ?

Spectateur, soit, je le suis, de temps à autre au moins ; mais auditeur, surtout, et confident de maint spectateur ou acteur, différent d'âge et de situation sociale, — sans exclusion des spectatrices, — qui fréquente assidûment et observe avec un intérêt parfois inquiet le gracieux spécimen que vous imposez à mon appréciation.

A ce titre principal, je ne saurais que répéter ce que l'on dit autour de moi et résumer quelques observations, faites par d'autres ici et là, dans les pensionnats, dans les salons, dans les théâtres, — puisque les jeunes filles commencent à y affluer, — sur les plages, dans les bazars et les kermesses, qui sont tout à la fois des théâtres, des salons et... des plages conduisant tout doucement à des abîmes sans fond et sans satiété où sombrent les bourses les mieux garnies.

Or, que dit-on très souvent, au retour de ces divers endroits dont les jeunes filles sont, pour une bonne part, l'attrait, l'ornement, le trompe-l'œil et la déception ?

On dit, — ce n'est pas moi qui le dis, — que ces demoiselles ne sont pas complètement, ne sont pas même assez ce qu'elles devraient et ce qu'elles pourraient être.

Oh ! vives, gaies, enjouées, aimables à beaucoup d'égards, spirituelles — lorsqu'elles ont de l'esprit, — elles sont tout cela !

Mais est-ce là assez ? Est-ce là tout ce qu'une jeune fille doit être pour avoir un charme de bon aloi, pour plaire d'une façon pénétrante et persistante, pour promettre l'épouse sérieuse à la fois et charmante, la mère forte, sage et fidèle à ses grands devoirs d'éducatrice chrétienne ?

N'aimerait-on pas à voir chez elle plus de grâce et moins de brio ? moins de pétulance et plus de culture fine et distinguée ? moins d'empressement à séduire et à conquérir et plus de réserve à se livrer et à s'imposer ? moins d'éclat et plus de charme ? moins d'appréciations hardies et... drôles des figurants et du jeu des scènes mondaines et l'observation plus attentive, le sentiment plus profond, plus réfléchi, plus vrai des acteurs et des actes si sérieux du drame public ou intime de la vie ? — moins de poupées, en un mot, articulées et parlantes, et plus de femmes aimables, bonnes et distinguées, se révélant, se dessinant déjà dans la jeune fille, comme le fruit se révèle et s'annonce dans la fleur ?

Pour tout dire, un trop grand nombre de nos jeunes filles sont absolument frivoles, quand elles pourraient, même sans une intelligence remarquable, mais simplement avec du bon sens, de la lecture et du caractère, être sérieuses.

Peu d'entre elles aiment la lecture, — j'entends celle qui instruit et orne l'esprit, qui développe et forme le caractère : car l'autre, celle des romans, — et de toutes sortes de romans, — leur est familière. Celle-ci est un passe-temps, — de jour ou de nuit, — qui ne leur coûte ni effort d'esprit pour s'y adonner ni effort de vertu pour appliquer à leur vie les leçons qu'elle contient. Dieu sait l'inondation de romans dont elles sont envahies, grâce à cette publicité à bas prix de la plus vaine, sinon de la plus médiocre littérature du jour. Ici, l'excès et la qualité de la production prouvent l'excès de

la consommation et le caractère vraisemblablement peu distingué des esprits qui se délectent de cette prose de cinq sous !

Donc, point de lectures sérieuses : ni de piété, ni d'histoire, ni d'art ni de vraie littérature. Partant, point de pensées sérieuses, de sentiments profonds, de réflexion habituelle, de conversations sensées et élevées, de souci d'affiner son langage, de régler son attitude, ses démarches—et sa démarche,—l'expression de ses sentiments, l'ordre et l'emploi de sa vie. Un esprit livré, sans but et sans boussole, à toutes les fantaisies d'une imagination forcément romanesque, aux trépidations d'un cœur avide de sensations troublantes, aux élans et aux entreprises d'une âme que la sève et l'ignorance de la jeunesse poussent naturellement aux découvertes, aux aventures et aux ivresses de tout genre.

Comment voulez-vous accommoder cela avec l'amour et le souci des devoirs domestiques, le dévouement discret, patient et renoncé aux intérêts et aux besoins de chacun des membres de la famille ? Et pourtant, qu'est-ce qu'une femme, sans cela, que vaut-elle, et de quelle utilité réelle est-elle en ce monde ?

Et même pour le monde mondain, pour la société, pour ses réunions, ses fêtes et ses étalages, les jeunes filles que je décris, peuvent-elles vraiment en faire le charme et l'ornement ? Car, après tout, à quoi bon aller dans le monde, si l'esprit et le cœur n'y doivent trouver aucun charme vrai, aucune satisfaction, aucun rafraîchissement ?

Et quelles femmes du monde voulez-vous que ces gentilles linotes ménagent plus tard au juste délassément des hommes d'esprit et de bon ton qui aiment à se reposer, dans un commerce et une conversation féminine intelligents, des travaux et des ennuis de la politique, des affaires et des occupations professionnelles ?

Ces demoiselles ne doivent donc pas s'étonner si les jeunes gens sérieux fuient leur compagnie, si même les jeunes gens honnêtes, — sans excepter ceux qui cachent certaines faiblesses et certains écarts,—s'étonnent de la désinvolture, de la hardiesse,—disons le mot,—du sans-gêne, avec lequel quelques-unes d'entre elles, qui ne sont pas aussi rares qu'on aimerait à le supposer, conduisent l'assaut de leurs cœurs et de leur liberté. Elles

marchent au feu, vraiment, avec une sérénité et une crânerie qui donneraient une singulière idée de leur conscience et de leur vertu, si elles ne les justifiaient, dans une certaine mesure, par leur inexpérience des hommes et de la vie.

Heureuses, si elles ne se heurtent pas à quelque drôle caché sous l'habit et les manières d'un gentilhomme !

Je m'arrête ici. Je crois en avoir dit assez, si pas trop.

On va peut-être me dire : " Monsieur, vous êtes un grincheux, un chagrin ! Vous ne voyez que le mauvais côté de notre monde, de notre société, de nos jeunes filles."

Certes, oui, je le vois, et beaucoup ; et je ne suis pas seul à le voir. Mais n'importe-t-il pas de le bien voir et de le dire tel qu'on le voit ?

Les bons côtés se voient toujours assez. Devant eux, on admire, on s'incline, on applaudit.

Les qualités et les vertus demeurent, — quand on les cultive, bien entendu. Elles ravissent notre esprit et notre cœur, charment notre vie, et nourrissent l'espérance de la Patrie.

Mais pour ce qui est des défauts, si personne ne le signale, que deviendront les jeunes filles, que deviendrons-nous tous ?

La réponse est facile. Tout le monde peut la dire.

Je la provoque, pour le bonheur de tous,—pour le salut de la République !

Ou plutôt, madame, c'est vous qui la provoquez par ma plume, car vous saviez bien qu'en me demandant d'écrire sur le sujet, j'écrirais en ce sens.

Si je n'ai pas mis à mon petit réquisitoire la note suffisamment galante qu'une plume de mon sexe doit toujours apporter à décrire les défauts du vôtre, c'est la faute, d'abord, de mon humeur un peu sévère, puis de la situation.

Quand le feu est au temple, et qu'il y va de la vie de la multitude qui l'encombre, on ne met pas des gants, on ne se prosterne pas devant l'idole, pour lui dire : " Pardon, Madame ou... Mademoiselle ! Mais le feu est au temple ; nous allons tous y passer. Permettez que j'aille prévenir Messieurs les pompiers," mais on court et on sonne le tocsin.

Et plus tard, quand l'idole, en train de devenir une femme très convenable, une chrétienne aimable

et sensée, aura reconnu ses illusions premières, elle nous dira peut-être : " Hélas ! monsieur ; je m'étais abusée. J'étais jeune, et maman, et d'autres avec elle, ne m'avaient peut-être pas dit assez ces choses. Vous avez commencé à m'ouvrir les yeux. Vous êtes un brave homme, et je vous remercie ! "

C'est la grâce que je me souhaite, en vous demandant pardon, madame, de n'avoir pas su la mieux mériter !

*Alceste.*

### A MADAME DANDURAND.

#### A PROPOS DE JEUNES FILLES MODERNES.

Voilà ce que je sais : Je n'en ai connu qu'une,  
Au temps déjà lointain où je broyais du noir.  
—Car j'eus des mauvais jours, vous devez le savoir,  
Dont mon âme au destin garda longtemps rancune—

Elle était bien moderne. Or, il advint qu'un soir  
Mon bon ange peut-être, ou ma bonne fortune  
Me la fit rencontrer, juste à l'heure opportune  
Où mon cœur apaisé renaissait à l'espoir.

Comme elle aimait à plaire, on la disait coquette.  
Mais moi, la regardant de mes yeux de poète,  
Je la vis douce et belle et j'en fus amoureux.

C'est tout ce que je sais.. tout !...si ce n'est, ma-  
[dame,  
Que cette jeune fille est aujourd'hui ma femme...  
Et que je l'aime encore... et que je suis heureux.

*Joseph Nolin.*

SOREL, Novembre 1894.

#### MADAME LA DIRECTRICE,

C'est me faire trop d'honneur que de me demander mon opinion sur *la jeune fille*.

Pour le jeune homme célibataire, Elle est le mystère sacré, l'arche sainte, l'ange voilée, tout ce qu'on révère enfin, tout ce qu'on admire et qu'on aime humblement et sans *raisonnements*—quoiqu'avec raison.

Vous voulez, dites-vous, madame, avoir le sentiment de la jeunesse masculine sur ce sujet intéressant... Mais cette jeunesse que vous m'appelez

à la faveur de représenter ici, je ne lui reconnais pas le droit d'avoir une opinion sur la jeune fille. La juger, c'est, pour nous, commettre une impertinence. *Non sum dignus*. Notre devoir, je le répète, est de l'aimer et de le lui dire, de la courtiser et de la respecter. A de plus autorisés la critique, à de plus sages la sévérité, à de plus audacieux la satire.

J'entends pourtant quelquefois autour de moi, je dois l'avouer, des paroles impies.

Dans l'intimité des garçonnières bruyantes et enfumées, il se profère contre l'idole des propos blasphématoires. On discute ses qualités—on les nie, peut-être—on l'accuse parfois ! Au croyant qui proteste indigné, des exemples, des noms sont cités à l'appui des médisances. Il n'y a qu'une réponse à faire aux hérétiques qui brûlent ainsi ce qu'ils devraient adorer :

—Ces personnes libres d'allures et de paroles, ou écervelées et frivoles, que vous peignez, ce ne sont pas des *jeunes filles*. Elles forment l'exception au type gracieux et ingénu qui mérite ce titre. Reprenez vos lanternes, nouveaux Diogènes, et cherchez la vraie jeune fille ! Elle existe sous plus d'un toit paisible—je la connais...mais, je ne la vois jamais qu'à côté de sa mère.

Le jour où la jeune fille méritera d'être jugée par ses contemporains, ce jour-là, le type idéal sera perdu et je ne donnerais pas deux sous du bonheur des futurs maris.

*Muscadin.*

Voici enfin une charmante esquisse de M. Paul Bourget sur la jeune fille "*équilibrée*," qui clôt dignement ce petit plébiscite :—

Cette charmante physionomie d'une jeune fille, toute justesse et toute harmonie, est de tous les pays et de tous les temps. Molière en a fait son Henriette, Dickens son Agnès, Zola sa Denise. Ce qui la distingue en Amérique c'est la précocité et l'universalité de l'expérience. D'ordinaire, à Londres comme à Paris, la jeune fille très équilibrée est surtout une enfant qui a été très suivie, très surveillée, dont la vie a été réglée soigneusement, l'éducation étroite. Elle a, ou bien accepté des circonstances très pénibles, ou bien subi une discipline très serrée.

Ici, au contraire, elle a conservé son équilibre de nature au milieu de l'existence la plus comblée,

la plus abandonnée et la plus compliquée. Mais ni la fortune de son père, ni le luxe dont elle est enveloppée, ni la fièvre du monde où elle est emportée n'ont pu prévaloir contre sa faculté raisonnable et raisonneuse. Elle a d'elle-même fait le départ entre toutes les sensations que lui a données son milieu, reconnu celles qui sont saines, celles qui sont malsaines, choisi les unes, repoussé les autres. Elle s'est fait un caractère en entière concordance avec sa position dans la société, et cependant individuel et particulier.

Pour cette jeune fille-là, on le sent, aucune épreuve ne sera dangereuse, aucune fortune ne la trouvera inférieure à ce qui convient. On comprend, tant on la devine énergique, lucide et douce, que la vigueur de sa race, si effrénée partout ailleurs, atteint chez elle son point de mesure. Ce qu'il y a de si absolument libre dans les mœurs féminines de son pays n'a pas altéré chez elle une seule des grâces de son sexe, et ces grâces se doublent d'une force qui assurera son mari, non pas seulement de la plus irréprochable fidélité, mais d'un appui dans n'importe quelle difficulté. Comme toutes les autres, c'est une personne très

complète, qui s'est façonnée elle-même et qui se suffit, mais avec assez de bonté intelligente pour comprendre une autre personne auprès d'elle, l'admettre, l'aider, s'y associer.

Que cette jeune fille ne soit pas trop rare aux Etats-Unis, c'est la preuve que si le principe de l'initiative sans contrôle produit de graves défauts, il produit aussi des nuances nouvelles de beauté morale et de charme. Cette créature, toute mêlée de délicatesse féminine et de volonté virile, attache, étonne, séduit, réconforte. On la respecte, et elle attendrit. On lui sait gré d'exister comme à une des nobles choses de ce monde, et on rêverait, tant elle est complète, de l'avoir dans son existence, comme confidente, comme conseillère, comme amie, — j'allais dire, et c'est, je crois bien, le plus flatteur des éloges, — comme ami...

*Paul Bourget.*

N.B.—Les articles de deux poètes ne nous sont malheureusement pas arrivés à temps. Nous avons l'espoir de présenter l'opinion de ces retardataires, sur la *jeune fille moderne*, dans notre livraison de janvier.

## La Condition Privée de la Femme.

V.

Les origines du christianisme furent l'époque de sa gloire la plus pure, et toute la beauté de la doctrine du Christ resplendit à son apparition d'un éclat qui ne devait pas toujours, dans la suite, être soutenu avec la même intensité.

Les chrétiens des catacombes, que les persécutions et les humiliations de tous genres rendaient dignes de pratiquer les conseils évangéliques, étaient des chrétiens parfaits, qui, brisant énergiquement avec les traditions païennes, menaient une vie toute nouvelle, qui était à la lettre la condamnation du passé. Prêchant une loi de charité, ils enseignaient que l'on doit à autrui tout le respect qu'on se porte à soi-même ; ne voyant dans leurs frères que des semblables, ils pouvaient s'écrier : " Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme, car vous n'êtes tous qu'un en Jésus."

Aussi l'unité de la famille, dont l'antiquité avait compris l'importance, mais qu'elle n'avait su établir qu'au moyen d'un despotisme honteux qui asservissait les faibles aux forts, fut-elle établie sur une base nouvelle, qui s'appela la réciprocité des droits et des-devoirs, nulle obligation dictée à l'un des époux qui ne le soit à tous deux ; et comme pour

réagir contre le caractère violent que l'autorité maritale avait revêtu jusqu'alors, on n'enseigne plus comme le paganisme, que la femme doit être arrachée à sa famille, tandis que le mari reste dans la sienne ; mais l'Écriture dit : " L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme." Les chrétiens répétaient : " Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église, en sacrifiant sa vie pour elle."

La mère est placée avec le père à la tête de la famille, et toujours leurs deux noms sont associés quand l'Écriture parle du respect que les enfants doivent aux parents.

La femme alors sortant de son abjection reprend son individualité, et affirme sa dignité dans la virginité.

Jusqu'ici l'influence du christianisme ne s'est manifestée que dans la vie privée de quelques individus ; mais quand la religion nouvelle monta sur le trône des Césars, ses principes vivifiants se firent sentir dans les lois, et le Code de Justinien ne fut pas redevable à la science seule et à la raison pure des légistes du sentiment d'équité qui l'inspira. Dans ce recueil de lois, qui peut encore aujourd'hui sur plus d'un point servir de modèle

aux nôtres, la femme reconquiert son indépendance perdue, et Justinien abroge à peu près toutes les dispositions qui entravaient sa liberté. Il établit définitivement cet ordre admirable des successions, qui répond si bien aux besoins du cœur et qui appelle les héritiers par rangs de consanguinité.

Mais cette législation savante et simple dut reculer devant l'invasion barbare, et le moyen-âge qui suit sort du chaos composé d'éléments hétérogènes. Droit romain, lois barbares, droit canonique y subsistent ensemble, augmentant avec la multiplicité des lois et des institutions la difficulté d'étudier avec quelque idée d'unité cette époque.

Pour nous qui ne connaissons que de grands états parfaitement organisés, c'est avec effort que nous parvenons à nous représenter ce que pouvaient être ces principautés naissantes qui devaient s'appeler la France, l'Espagne, l'Angleterre, etc. Sans cesse en guerre—aujourd'hui, le domaine d'un chef et demain celui d'un autre—leurs lois se modifiaient avec leurs limites, et le plus souvent se juxtaposaient les unes aux autres sans uniformité.

Cependant, ceci dit, et ne donnant rien d'absolu à ce qui va suivre, laissant au contraire une large marge pour les exceptions, nous croyons que nous pouvons jeter un coup-d'œil sur la triple influence qui crée le Moyen-Age en observant jusqu'à un certain point un ordre méthodique, qui ne nous éloignera pas de la vérité de l'histoire.

Comprenant que les lois romaines devaient subsister, surtout dans les pays méridionaux qui les avaient enfantées, nous chercherons les lois germaniques dans les pays du Nord, tandis que nous verrons fleurir le droit canonique dans la catholique Espagne.

C'est dans la Scandinavie que les mœurs germaniques nous apparaissent avec toute leur originalité.

Là, à l'abri d'influences étrangères, puisque la conversion de ce royaume au christianisme ne date que du X<sup>ème</sup> siècle, les codes barbares se développèrent suivant le vrai génie des peuples qui les avaient faits. A chaque instant nous y voyons briller ce sentiment profond de respect envers les femmes, qui devait aller s'implanter dans la Gaule et y faire éclore cette institution glorieuse dont la France s'honorera toujours, et qui s'appelle

la chevalerie. "Honneur à Dieu et aux Femmes," telle est la devise traditionnelle qui traverse le Moyen Age.

Cette vénération de la femme, qui allait jusqu'à l'exaltation, jusqu'au culte, et que Tacite signale comme un trait caractéristique des Germains, était basée, était assise sur un mérite réel de la part de celle qui en était l'objet. La femme germanique était chaste et pudique, son cœur était droit, son esprit élevé.

La vierge ou la mère vertueuse n'avait qu'à se livrer à la piété et à l'étude pour mériter avec la vénération des siens le titre de prêtresse.

Les femmes avaient à cœur d'acquérir toute la culture intellectuelle qu'il était permis d'ambitionner à cette époque ; ces qualités étaient même entièrement féminines, et c'eût été une injure à un guerrier que de les lui imputer.

Quand l'invasion déversa ces peuples jusqu'à Rome, on fut étonné de voir l'ardeur avec laquelle les femmes s'emparèrent des arts, des lettres grecques et latines ; on vit des princesses comme Radegonde rouvrir pour la science et les lettres pros crites des espèces de lieux d'asile, et fonder des couvents de femmes, où les études profanes, comme celles des livres saints, étaient mises au rang des premiers devoirs de la communauté. C'est dans ce couvent que Fortunat composa la plupart de ses poésies.

Quand la reine Amalasmithé voulut entourer son fils de grammairiens et de lettrés, tous les Goths protestèrent : "Ce n'est pas la plume, disaient-ils, c'est l'épée que doit manier un jeune prince ; les habitudes studieuses amolliront son caractère et le rendront faible et timide comme une femme."

Un témoignage irrécusable de l'inégalité de l'instruction chez les deux sexes à cette époque se trouve dans des monuments juridiques. Dans le partage des biens mobiliers compris dans une succession, de même que les chevaux et les armes n'appartenaient qu'aux héritiers mâles, certains objets n'étaient considérés comme ne pouvant servir qu'à l'usage des femmes, et leur étaient entièrement dévolus ; ces objets étaient : les robes, les bijoux, les joyaux, et ... les livres.

Ces facultés de l'esprit que les femmes cultivaient, ces aptitudes rares et élevées qui, si elles étaient développées aujourd'hui, dans une mesure

relativement aussi forte, leur assureraient une supériorité bien marquée, valaient moins cependant pour ces barbares que la force brutale, que les aptitudes guerrières.

La famille chez eux étaient essentiellement une démocratie dont tous les membres en état de porter les armes partageaient le pouvoir. Le combat réglait les différends, créait et conservait tous les droits. A ce nouveau point de vue, la femme ne joue plus qu'un rôle secondaire. Elle vit dans une indépendance étroite. Cependant en droit on lui reconnaît toutes sortes de privilèges : elle succède avec les héritiers mâles ; sa vie et sa personne sont dignes de respect, au point que le meurtre d'une simple femme crie vengeance plus haut et est puni plus sévèrement que celui d'un homme. Ses droits, cependant, elle ne les exerce jamais elle-même ; parmi les nombreux guerriers qui composent sa famille, elle trouve toujours un représentant, un défenseur, et l'intérêt qu'on lui porte la suit jusque dans la famille de son mari, contre laquelle elle peut appeler les siens en combat pour la venger d'une injure.

Le caractère guerrier des institutions germaniques se retrouve dans le système féodal de la France et de l'Angleterre, mais aux instincts généreux des peuples du Nord est souvent substitué le rigorisme étroit des romains dont on adopta les lois les plus sévères.

Les seigneurs veulent avant tout être puissants ; ils ne concèdent des terres qu'à ceux qui leur offrent en retour le service de leur bras et de leur épée, toutes les lois convergent vers ce but, fournir des soldats ; en conséquence, on rèleve les femmes au second plan, notamment dans l'ordre des successions ; on a attaché le service militaire à la possession de la terre ; aux hommes seuls donc passera l'héritage des fiefs.

La féodalité, en perdant de son énergie primitive, finit par remplacer l'obligation du service militaire par un prix versé entre les mains du seigneur, les femmes alors devinrent capables d'acquérir des terres, bien que le cas fut rare, à cause de la préférence qu'obtenait toujours l'héritier mâle dans la transmission des biens.

Le cas échéant, la fille ne pouvait donner sa main sans obtenir au préalable le consentement

du suzerain à qui elle procurait par son mariage un vassal nouveau.

La possession du domaine conférait l'exercice de fonctions administratives et judiciaires ; il s'ensuivait que la femme s'immisçait ainsi dans la vie publique, devenait législateur et juge ; on cite à ce propos le cas de certains moines qui en appelèrent au Pape de la légalité d'une condamnation prononcée contre eux par un être chétif du sexe faible ; eux des hommes !..

Le Pape, peu convaincu par les arguments subtils de la défense, répondit de se soumettre à l'autorité établie et de respecter les droits acquis : " Rends à César ce qui revient à César."

Du reste, sauf ces cas isolés d'une émancipation prématurée de la femme, et qui ne se rencontraient que dans les hautes sphères sociales, la femme ne pouvait jamais s'affranchir de la tutelle perpétuelle, et des incapacités qu'elle entraînait, tantôt on l'établissait au nom des institutions germaniques, tantôt on y ajoutait l'autorité du droit romain.

Le droit canonique, cependant, en supprimant le droit de vengeance et le combat par les armes, tenta de faire disparaître les causes de la tutelle. Mais en Espagne même, où son autorité se fit sentir le plus efficacement, les mœurs l'emportant sur les lois, on conserva longtemps cette cruelle institution. En ceci, comme, du reste, en bien d'autres points, le droit canonique devant une civilisation grossière n'était pas compris et n'était pas respecté. Les lois espagnoles, qui s'en inspiraient, déclaraient que la femme peut être tutrice à ses enfants ; et que la puissance paternelle se partage entre les époux. On y représentait que l'ordre des successions ne devait pas séparer ceux que la nature a unis ; on ordonnait en conséquence le partage égal des biens entre les enfants ; enfin on porta plus haut là que partout ailleurs le respect et l'indissolubilité du lien conjugal.

Mais ces principes de liberté furent longtemps méconnus, et ne portèrent des fruits que très tard. Le principe était écrit cependant ; il était là, il devait se développer, grandir, et devenir cet arbre vigoureux, dont la tête se couronne d'un feuillage abondant et vivifiant à l'ombre duquel notre sexe devait grandir à son tour. En abolissant les combats et le droit de vengeance et en subordon-

nant la justice à la raison, on vit la femme, qui, comme un frêle roseau, pliait et tombait vers la terre sous les coups d'une force brutale, se relever. A la fille on rendit sa place au foyer en la faisant, à l'égal de ses frères, digne de la tendresse et de sollicitude paternelle qui se manifesta dans un partage égal des biens entre les enfants. L'épouse enfin, la mère avec qui se

partageait la puissance paternelle, prit à côté du père ce rôle d'associée que la nature lui assigne avec des marques si évidentes, qu'on peut à peine comprendre comment ont été méconnus si longtemps des droits aussi légitimes.

Υπομνη.

(A suivre.)

## Les Panoramas de Paris.

Poilpot, le peintre français, auteur du panorama du *Siège de Paris*, fut invité pour l'Exposition de Moscou, il y a quelques années, à exécuter dans cette vieille capitale celui du *Couronnement du Tsar*. On sait que les cérémonies du sacre, en Russie, se font, non pas à Pétersbourg, la capitale actuelle de l'empire, mais à Moscou, la "cité sainte," dans le palais historique du Kremlin.

Alexandre récompensa l'artiste français dont l'œuvre est parfaite, en l'invitant à sa table et le décorant de l'ordre de Ste. Anne.

"Ce spectacle," dit un chroniqueur qui vient de le contempler à Paris où la toile a été transférée, "est une restitution de l'antique cité et de la cérémonie qui s'y est passée, restitution authentique et contresignée *non varietur*. C'est la Russie transportée à Paris, auprès de l'arc de triomphe de l'Etoile. L'illusion est même plus saisissante que dans beaucoup d'autres panoramas, car dans celui-ci une foule innombrable assiste au défilé du cortège, et le spectateur devient lui-même partie privilégiée de cette foule, puisqu'il est sous une tente aux armes impériales. Or, dans un panorama, c'est le plus grand élément de succès que le public puisse, sans étonnement et sans effort, croire qu'il joue un rôle. Les Parisiens, au panorama de Poilpot, croiront sans peine qu'ils sont transportés à Moscou le 15 mai 1883.

La ville des Tsars est en liesse. Tous les édifices, à la physionomie orientale, sont richement pavoisés. Le canon tonne, toutes les âmes sont émues. C'est l'instant précis où se forme entre le souverain et la nation ce double pacte d'amour et de protection d'une part, de dévouement et d'obéissance de l'autre, pacte qui fait le bonheur

d'un règne. N'oubliez pas que nous sommes en Russie, Moscou, qu'Alexandre III, pour se rendre aux Archanges, sort de l'église cathédrale de l'Assomption, sacré Empereur du plus grand de tous les empires, qu'il se présente à la curiosité de ses peuples, coiffé de la *grande couronne*, revêtu du manteau impérial, tenant dans sa main droite le sceptre, dans sa gauche le globe. Le cérémonial du défilé est des plus imposants, et il faudrait plus de place que je n'en dispose pour en faire soupçonner la richesse.

Costumes, uniformes, insignes de l'Empire, figures, tout a été pris sur nature et reproduit avec exactitude et ressemblance.

L'empereur, assisté des grands-ducs Alexis et Vladimir, l'Impératrice assistée du grand-duc Serge et du prince Valdemar de Danemark sont sous le dais, que portent seize aides-de-camp généraux, tandis qu'un nombre égal de dignitaires du même rang portent les cordons.

Derrière, les aides-de-camp généraux, puis tous les généraux ayant rang de commandement dans l'armée Russe. Car tous les personnages du cortège appartiennent à la famille impériale ou à la nation russe. Aucun étranger, même parmi les ambassadeurs, n'y est admis.

Au milieu de cette élite dorée brillent les uniformes des chevaliers gardes, des hussards blancs et des lanciers rouges de la garde et du régiment Préobajenski. La foule du peuple se presse en bandes profondes; elle est à la fois joyeuse et recueillie. Poilpot a parfaitement saisi le caractère militaire et religieux de cette grande fête nationale russe; il l'a encadrée dans l'atmosphère tiède et translucide d'une journée de mai, mois



superbe dans les climats du Nord. C'est une magistrale page d'histoire.

Ceux qui visiteront le panorama de Poilpot connaîtront l'une des plus belles villes de la Russie à l'instant où elle remplit sa haute fonction politique, car ce n'est pas pour rien qu'elle est appelée la cité des Tsars."

L'un des panoramas les plus récemment inaugurés et des plus parfaitement exécutés aussi puisque les procédés chaque jour plus ingénieux de l'art moderne ont été mis en œuvre pour sa construction, c'est celui qui représente un célèbre épisode des guerres de la rère République en France.

En 1794 la patrie française se débat contre l'Europe coalisée. Tous les souverains alliés ont voulu punir la nation hardie qui a donné congé à ses rois pour se gouverner seule. Cette témérité, criminelle aux yeux des détenteurs de trônes, exige qu'on fasse un terrible exemple pour les peuples encore soumis. Ils s'armèrent donc tous : l'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Italie, et s'avancèrent de tous côtés pour écraser la Rebelle et lui imposer cette monarchie dont elle ne voulait plus.

Toute vibrante et toute fière encore de la conquête de sa liberté, la nouvelle émancipée comme une lionne furieuse vole à la défense de ses frontières. Et ses soldats républicains, qui luttent en désespérés pour leur droit contre le despotisme, tiennent en échec les serviles armées des rois. Ses généraux improvisés, ces enfants du peuple, ces jeunes et bouillants conventionnels qui entraînent les bataillons vers l'ennemi au cri de la *Marseillaise*, déjouent toutes les combinaisons stratégiques des plus habiles capitaines de l'Europe. Tandis que la République naissante emploie ainsi toutes ses forces à garder son territoire et à repousser les légions mercenaires déchaînées contre elle, il lui faut chercher ailleurs ses moyens de subsistance. Tous les bras valides sont enlevés à l'agriculture, et la patrie n'attend que d'une nation amie l'assistance qui la sauvera de la famine et lui permettra de résister jusqu'à la fin. Il ne lui en pleut pas des amies dans le vieux monde. C'est donc en Amérique qu'elle trouve des frères sympathiques et reconnaissants.

Le spectacle dont je veux vous parler représente justement l'exploit naval du *Vengeur* qui se

sacrifie au salut d'un convoi de 116 navires chargés de grains venant des Etats-Unis. La flotte anglaise commandée par lord Lowe croisait sur les côtes françaises, attendant le précieux convoi pour le capturer ou le couler avant qu'il arrivât à sa destination.

Dans le nouveau panorama, nous assistons au fameux combat entre cette flotte et celle que la Convention fit sortir de Brest pour protéger le convoi sauveur.

Cette petite flotte inférieure en nombre, composée de recrues inexpérimentées mais brûlant d'une grande ardeur patriotique, et ayant pour la commander au-dessus de l'amiral, le jeune représentant Jean-Bon Saint André, tira les premiers coups de canon. Le combat fut terrible, et les français se crurent plusieurs fois sur le point de remporter la victoire, mais le nombre et la force des adversaires ne pouvaient manquer de triompher de leur bravoure. L'un des vaisseaux appelé le *Vengeur*, ayant pris à partie le *Brunswick*, et ayant tué le dernier de ses hommes, allait s'en rendre maître, quand deux navires anglais vinrent sauver leur propriété. C'est alors que les combattants du *Vengeur* s'aperçurent des avaries subies pendant cette bataille acharnée. Une large voie d'eau avait été ouverte par un boulet, et le vaillant équipage allait sombrer. Les anglais lui crièrent de se rendre ; des acclamations de *Vive la liberté!* leur répondirent avec une bordée meurtrière des canons déjà à moitié noyés. A ce moment suprême le drapeau tricolore fut apporté et cloué sur le pont, de crainte qu'après la catastrophe il ne vint à surnager et à être pris par l'ennemi. Alors le vaisseau lentement s'abîma dans les flots, tandis que ses héroïques soldats poussaient une dernière clameur d'allégresse, un dernier cri d'indépendance. Les glorieux vaincus apportaient en mourant une consolation, — le convoi de grains était sauvé! Sur la toile, qui nous montre avec une réalité poignante le naufrage du *Vengeur*, on voit défiler à l'horizon son long cortège de 116 vaisseaux.

L'illusion de l'immensité de la mer est parfaite ; il semble qu'on voit autour de soi onduler et bouillonner les vagues sombres. Le spectateur occupe lui-même au milieu de la scène un bateau

dont il sent osciller sous ses pieds l'appui mouvant.

Je vous mentionnerai en dernier lieu le spectacle de la *bataille de Champigny*, œuvre des deux grands peintres militaires, Detailles et de Neville.

C'est encore un épisode du siège de Paris qui durait depuis le 18 septembre. Nous sommes ici au 30 novembre.

Plusieurs sorties ont été tentées déjà pour briser le cercle de fer qui étreint la capitale affamée. Le gouverneur militaire Trochu se décide à faire un suprême effort. A la tête de cent-mille hommes il traverse le Maine, et après un combat très vif, parvient à s'établir solidement à Bry. L'armée s'endort sur cette position, mais est éveillée le lendemain dès l'aube, par une attaque générale des prussiens qui se sont concentrés à cet endroit durant la nuit, au nombre de 150 mille, et vont essayer de rejeter les français dans le Maine. Après un combat de quelques heures, ces derniers allaient faiblir lorsque le général Ducrot arrive sur le champ de bataille avec des renforts. Il se jette sur les saxons, les joint corps à corps et électrise à un tel point ses soldats qu'en deux heures il repousse l'ennemi, s'empare de Champigny et s'y établit.

Cette victoire permit à Paris de se croire un moment délivré. Mais le cercle qu'on avait voulu briser n'avait fait que céder et que reculer un peu devant la vigoureuse poussée. Encore une fois les vaillantes troupes durent rentrer pour tenter ailleurs d'autres essais toujours infructueux et qui ne purent empêcher la capitulation, laquelle eut lieu deux mois après, le 20 janvier 1871.

C'est cette glorieuse mais stérile bataille qu'ont illustrée les deux fameux peintres français.

Un touriste d'il y a quarante-cinq ans me racontait qu'il vit à Paris en 1849 un panorama du Mississippi. La toile représentant la merveilleuse vallée était éclairée, devant l'auditoire assis, au moyen de la lanterne magique. L'ingénieux régisseur avait imaginé de placer dans la salle obscure, deux personnages qui commentaient les incidents du spectacle. C'étaient un enfant et sa mère. Le petit faisait ses réflexions et demandait ses questions tout haut. La mère y répondait de bonne grâce, ou gourmandait le gamin quand ses paroles n'étaient pas suffisamment sensées. Cela divertissait fort le parterre.

Un plus ancien souvenir de l'art panoramique est actuellement exposé aux parisiens : c'est la toile peinte par un artiste français, il y a plus de cent ans, sur l'ordre de l'empereur de Russie.

Pour finir cette longue énumération, je vous citerai encore la panorama en action qu'offre en ce moment à son public un théâtre de la capitale française. Le spectacle se compose des scènes de la vie de Napoléon : ses batailles, son mariage, son couronnement, les événements capitaux de son existence, sa captivité, etc.

Ces tableaux vivants, qui montrent à la génération actuelle le héros légendaire, ressuscité, ont un succès prodigieux.

Comme on le voit, à l'aide des panoramas de Paris, l'écolier le plus paresseux peut apprendre facilement maints chapitres d'histoire, et l'étranger, lui, voit avec ravissement se reconstituer comme par miracle, et sous ses yeux, les exploits accomplis dans ce siècle fécond par le peuple français.

M<sup>me</sup> Dandurand.

### Notes Littéraires.

M. J. Richepin vient de faire jouer à la Comédie-Française, avec un certain succès, une œuvre dont la caractéristique ou les mérites principaux sont une simplicité innocente dans l'invention et une moralité parfaite. Sauf une scène un peu grosse de *quiproquo* vaudevillesque, où deux vieillards, ragailardis par l'air des champs, font assez cyniquement la cour à une fermière qui y répond par un double et vigoureux soufflet, ce spectacle est de

ceux qu'on peut recommander aux familles. L'auteur de la *Chanson des Gueux* et des *Blasphèmes* a mis dans son vin l'eau qui coule sous le pont des Arts, près de l'Institut. La morale de sa fable, en effet, c'est que la sensibilité pessimiste et quelque peu pédante, qui est la maladie des jeunes psychologues attristés de notre temps, trouve un remède assuré dans la vie active des champs, le travail, l'amour légitime et l'accomplissement du

devoir. Pour n'être pas nouvelle, l'ordonnance n'en est pas moins bonne, et j'y souscris des deux mains. (Du *Figaro*.)

Dans *Pension de famille*, M. Maurice Donnay a voulu peindre un monde très particulier, celui que Bourget noûa a présenté dans un de ses derniers romans, le monde des cosmopolites. Ce sont des gens riches, oisifs, de haute vie, très blasés, et qui ont perdu, à vivre hors de chez eux, dans les villes d'eaux, aux bains de mer, à Nice, non seulement le goût de la vie domestique, mais toutes les idées de la morale ordinaire. Ils ont semé sur la route tous les devoirs qui attachent le commun des mortels, et se sont arrangés pour se délivrer des passions profondes qui risquent de troubler l'existence. Ils en ont d'un seul mot banni tout sérieux, et ils se sont composé un langage spécial, qui est fait d'ironie froide et spirituelle, le langage de la blague, qu'ils parlent couramment entre eux, mais qui est inintelligible ou même révoltant pour d'autres que pour les initiés. Le plaisir est leur seule loi, comme il est leur seul but : un plaisir superficiel, qui s'accommode de la veulerie de leur caractère, de l'incurable frivolité de leur esprit.

Le trait distinctif de ce monde c'est l'inconscience, une terrible et incroyable inconscience. Ils n'affectent point le dédain des préjugés sur lesquels repose la société ; ils les ignorent ; ils vivent paisiblement en marge de la morale, ne se doutant point qu'elle existe. Ils pensent, disent et font les choses les plus énormes avec l'innocence du Cafre, qui se promène tout nu hors de sa case. Ce sont les sauvages de la civilisation, des sauvages qui le sont devenus par excès de raffinement, mais de purs sauvages.

C'est dans cette compagnie que M. Maurice Donnay a prétendu nous introduire, — non en moraliste, le fouet à la main, mais en observateur, qui les a écoutés parler, qui les a vus agir, qui a trouvé cela plaisant, et qui vous apporte, par simple curiosité d'esprit, ce qu'il a appris de ces mœurs bizarres ; ce qu'elles ont d'abominable et même de monstrueux ne le touche point. Il vous dit : "C'est comme cela," parce qu'en effet c'est comme cela. Il se contente de donner à ces gens-là plus d'esprit qu'ils n'en ont ; et vraiment nous ne pouvons lui en savoir mauvais gré.

LA RÉACTION CONTRE LE POSITIVISME,  
PAR L'ABBÉ DE BROGLIE.

Il y a deux ans, l'abbé de Broglie, répondant à un des derniers articles de M. Taine, publiait un livre intitulé : *Le présent et l'avenir du catholicisme en France*, dans lequel il montrait que c'est à tort que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* prétend qu'une opposition absolue existe entre les résultats de la science et les enseignements de la foi catholique.

Aujourd'hui, le distingué écrivain reprend l'étude du problème des rapports de la science et de la foi, en le considérant sous un autre aspect. Dans le volume intitulé *La Réaction contre le Positivisme*, il montre que la science est totalement insuffisante pour le gouvernement moral de l'humanité, qu'une autre source de vérité est nécessaire, et que cette source n'est autre que le spiritualisme catholique. Il établit également que cette haute et sublime doctrine est fondée sur des preuves qu'un esprit impartial et vraiment scientifique doit accepter.

Ce second ouvrage est donc le complément du premier. L'un montre que la prétendue opposition entre la science et la foi est chimérique ; l'autre, que leur accord est non seulement possible, mais appuyé sur des preuves solides, et que cet accord est indispensable à l'humanité.

—  
*Au Théâtre Français.*—Nous saisissons avec plaisir l'occasion de féliciter le théâtre de notre ville d'avoir donné à son public des pièces qui conviennent à son goût artistique aussi bien qu'à son renom de moralité.

Le succès de *Mignon* et de *Si j'étais Roi* a pu prouver aux directeurs de l'Opéra Français qu'ils sont les bienvenus à varier le répertoire et à nous reposer un peu de la musique d'opérette dont on nous a saturé jusqu'ici.

La représentation du *Gendre de M. Poirier* est aussi une tentative louable. Voilà un chef-d'œuvre de la littérature moderne que notre population française a pu connaître et admirer.

On s'est étonné de ce que le public appréciait si justement et fut si vif à saisir toutes les finesses élégantes et subtiles de cette littérature différente de celle des opéras-bouffes. Pourquoi cela nous surprendrait-il ? Cette belle langue, c'est

la nôtre ; cet esprit caustique et léger, c'est l'esprit français, et nous avons tout ce qu'il faut pour le bien entendre.

L'interprétation a été assez bonne pour surprendre tout le monde. Les artistes de l'*Opéra*

pour ces circonstances exceptionnelles se sont surpassés.

Nous applaudissons à ce triomphe du bon goût.

## HYGIENE

### L'ALIMENTATION.

Afin d'éviter la vieillesse, cette faillite pour la gent féminine, nourrissez vous d'aliments légers, mais nutritifs et variés, selon les saisons. On se trouve à merveille de faire du lait son premier déjeuner. Mangez peu au second, surtout si vous devez faire ensuite un travail quelconque. Le principal repas des soldats et des ouvriers romains avait lieu le soir, quand le travail était terminé. A ce second déjeuner, un œuf et un légume peuvent suffire. Dinez à six heures, sept au plus tard. Pas trop d'abondance de mets. Prenez une petite tasse de lait et un léger biscuit, en vous mettant au lit.

Une chair trop succulente, trop recherchée, l'abus des viandes fortes, des condiments, des épices, des liqueurs, des vins vieux sont grands ennemis du teint.

Pour garder, pour obtenir une belle carnation, il faut adopter une nourriture peu animalisée. De la viande, une fois par jour et en quantité modérée. Les légumes peuvent, au contraire, figurer dans le régime assez abondamment. Il en est de plus favorables les uns que les autres, à la beauté. Aux *xiv<sup>e</sup>* et *xv<sup>e</sup>* siècles, on faisait des potages à la morgeline (mouron blanc) pour se rafraîchir le teint. Ces potages étaient appelés "sopes au roi," parce qu'Odette de Champdivers, qui soignait Charles VI, avait imaginé de lui administrer cette herbe, comme remède, sous cette forme. Le mouron blanc se mangeait encore en salade. On en faisait aussi des décoctions et des infusions, qu'on buvait pour débarrasser le visage des feux qui viennent à l'empourprer. La morgeline pourrait reprendre le rang qu'on lui avait donné, alors, dans l'alimentation, elle a conservé toutes ses vertus.

Un proverbe rimé de la Renaissance recommande particulièrement certains légumes :

Par l'espinaud et le poireau,  
On obtient le lys de la peau.

On peut y ajouter le concombre, la carotte, la tomate, et tous les autres sont bons, sinon *aussi* bons.

Le pain d'épice et le pain de seigle doivent avoir une large place parmi les aliments à préférer. Goûter d'une petite tranche de l'un ou de l'autre ne chargera pas l'estomac, entre le second déjeuner léger et le dîner modéré.

L'excès de beurre, de lard, de graisse, d'huile est à réprouver dans la cuisine, au point de vue de la santé aussi bien que de la pureté du tient. Il faut non pas proscrire absolument les pâtisseries, mais ne les admettre que rarement, une fois par semaine *au plus*. Le sucre sera employé avec réserve. *Presque jamais* de bonbons. Les acides ne conviennent pas du tout. Les confitures ne paraîtront pas tous les jours sur la table. En une foule de cas, les fromages sont exclus, à l'exception de celui de gruyère, qui est un dépuratif.

Le thé, le café, le chocolat seront sans danger, à la condition d'en faire un usage très modéré. Le lait, la limonade sont, au contraire, excellents pour le teint. On doit *tremper* son vin assez fortement : le *doubler*, au moins, d'eau bien filtrée.

Boire de l'eau  
Fait le teint beau,  
Boire du vin  
Fait le gros teint.

Si on pouvait avaler un verre d'eau chaude avant le repas principal, le teint s'en trouverait bien. Les eaux minérales et digestives sont très bonnes pour couper le vin.

Mangez beaucoup de fruits, c'est-à-dire, mangez en souvent, chaque jour, à vos desserts. Tous sont excellents, il en est de meilleurs les uns que

les autres. Faites grand usage des fraises en leur saison, si vous n'avez aucune disposition à l'eczéma. Elles rafraîchissent le sang et le foie ; elles peuvent guérir du rhumatisme et de la goutte, si on aide leurs bons effets d'un régime sévère. Dirai-je qu'elles égaient l'esprit ? On le prétend du moins, et la cerise partagerait ce don ; celle-ci guérit de la vénerie, maladie de l'esprit. La groseille rouge est très rafraîchissante, le pruneau également. La pêche (rose des fruits) est très bonne à l'estomac.

La pomme est le plus sain de tous les fruits. Ses propriétés sont innombrables.

L'orange est aussi à recommander particulièrement.

On assure que la baronne de X..., qui fut une des beautés de la cour de Louis-Philippe, et qui, à quatre-vingts ans, avait encore les yeux brillants, le teint frais d'une jeune fille, ne s'était guère nourrie que d'oranges, pendant une quarantaine d'années : une douzaine d'oranges à son déjeuner, une douzaine d'oranges vers le milieu du jour, une douzaine d'oranges, une tranche de pain et un verre de vin de Bordeaux pour son dîner.

Je ne vous dis pas de vous mettre à ce régime, mais il est certain que les plus jolies femmes pratiquent, en général, la sobriété du chameau.

La marquise de Créquy, qui vivait au siècle dernier, et mourut presque centenaire, ne mangea, pendant cinquante ans, que des légumes étuvés au bouillon de poule et des compotes grillées. Elle n'avait jamais bu que de l'eau, si ce n'est pendant ses grossesses, où les médecins l'obligeaient à faire usage de vin sucré. Dans les quarante dernières années de sa vie, on faisait bouillir l'eau qu'elle buvait, et on y mettait dissoudre un peu de sucre candi au capillaire.

Plusieurs femmes de ma connaissance, qui ont un teint adorable, ne se nourrissent que de légumes et de fruits cuits, pendant tout le carême. Elles ne boivent aussi que de l'eau.

Un groupe de jolies mondaine enchérissent encore sur les premières ; elles ne se contentent pas de l'abstinence imposée pendant les quarante jours ; elles font encore maigre deux semaines après Pâques : légumes et fruits exclusivement. Elles expliquent cette prolongation de pénitence par la nécessité d'éteindre les effets du poisson dont la place est un peu large dans la nourriture du carême. Les habitants de l'onde amère, lorsqu'ils entrent un peu copieusement dans l'alimentation, font éclore des boutons sur les teints les plus purs. C'est pourquoi, en tout temps, un grand nombre de femmes n'en mangent qu'assez rarement. Les crustacés sont surtout à redouter.

Si on veut suivre les faciles avis que nous venons de donner, on sera étonnée des résultats qu'on obtiendra. Le régime fait beaucoup plus pour la santé que les médecins et les drogues.

Or, pas de beauté si l'on ne possède pas en même temps la santé. Dès qu'on se sent un peu souffrante, une diète plus ou moins courte est, en général, le meilleur remède. Si l'on ne se porte pas bien, il faut immédiatement éliminer de l'alimentation les mets un peu substantiels, les vins généreux ; on doit régler l'heure de ses repas, espacer ceux-ci suffisamment.

Il est bon de ne pas oublier que ce qui sert à entretenir la vie peut être aussi une cause de destruction. Pour se maintenir en bonne santé, il est nécessaire de savoir mettre des bornes à son appétit.

Au printemps, particulièrement, le régime a une grande importance. Et le *printemps médical*, me disait un praticien de haute valeur, commence dès la fin de janvier.

A mesure qu'on avance en âge, il faut diminuer la quantité de nourriture, ne plus choisir surtout que des aliments de digestion facile. Dès soixante ans, cela devient absolument indispensable.

# SAVOIR VIVRE.

## LES ŒUFS DE PAQUES.

C'est une coutume très gracieuse, que celle des cadeaux de Pâques, autrement dit des *Œufs de Pâques*.

A qui doit-on donner des œufs de Pâques ?

Aux femmes et aux enfants, aux personnes jeunes... sans réciprocité.

C'est une occasion, pour un célibataire, de s'acquitter des olitesses qu'il a reçues dans une maison ; occasion que Noël et le Jour de l'An n'ont pu toujours lui fournir. Pour les femmes, c'est un présent quelconque enfermé dans un coffret ou un simple carton, auquel on a donné la forme de l'œuf, qui peut aller jusqu'à la grosseur de celui de l'autruche et plus.

Nous venons de dire un présent quelconque, en quoi nous avons eu tort. Un homme de son monde, une simple connaissance, enfin, ne peut offrir à une femme qu'un livre, des fleurs ou des bonbons. Ces *Œufs de Pâques*, cependant, peuvent aller du plus simple au plus magnifique. Dans une situation modeste, on enverra un livre nouveau broché, un bouquet de violettes (un peu gros), ou des pralines dans un sac ovoïde (ce détail est de rigueur). Un homme très riche pourra d'gréer un livre nouveau sur papier du Japon (tiré à dix exemplaires), enrichi d'eaux-fortes, à couverture de satin, ou un volume ancien, introuvable ; son bouquet sera composé d'orchidées exotiques et entouré d'une collerette de vraie dentelle ; les bonbons seront contenus dans un œuf de porcelaine ou de faïence artistique ouvert et volontairement ébréché, comme l'œuf à la coque, pour servir de vase ensuite, voire de potiche.

Les *œufs de Pâques* ne sont pas seulement des présents d'obligation. Ce sont aussi des cadeaux faits avec joie par les parents à leurs enfants, les oncles et tantes à leurs neveux et nièces, etc., etc. Ces *œufs de Pâques*-là sont en général des choses agréables ou utiles, ou l'un et l'autre. Le père apporte à sa fille un joli chapeau, une robe en pièce, dans un gros œuf de carton blanc. Un oncle envoie à sa nièce un œuf de la poule aux œufs d'or : c'est-à-dire qu'il a fait vider un œuf véritable (de pigeon, de poule, de dinde... ou d'autruche) et qu'il l'a rempli de pièces d'argent ou d'or, après quoi il a recollé la partie enlevée.

Un frère aîné donne à sa sœur une loge à l'Opéra (ou un billet de théâtre) dans un œuf en chocolat.

Pour les enfants, on les contente à peu de frais. Rien ne les amuse comme de chercher les œufs dans les coins de l'appartement ou dans les plantes au jardin. En Saxe, on leur fait accroire que ce sont les lièvres, au service du bon Dieu, qui les ont apportés. Egarez donc, pour leur plus grande joie, ces doux produits de la confiserie ou les simples œufs dorés, ou peints, ornementés de leur nom ou d'une devise. Ils sauront bien les retrouver où vous les avez cachés.

Les enfants mariés vont chercher leurs œufs de Pâques chez leurs parents.

### LE POISSON D'AVRIL.

Il y a encore les présents du 1er avril, car cette date n'est plus seulement consacrée aux mauvaises plaisanteries. Elle donne lieu à des cadeaux... comiques. Par exemple, on envoie un poisson de carton à une femme, en la prévenant qu'il doit être vidé sur l'heure. D'abord dépitée, furieuse, elle s'avise d'ouvrir le monstre, et elle découvre, dans ses flancs, une botte de fleurs parfumées. A un ami, vous adressez un panier de coucous, il regarde ahuri, en haussant les épaules, mais enfin il enlève les fleurettes et il trouve les huîtres qu'il aime tant.

A une fillette, vous donnerez une pelote de fil à crochet, en lui recommandant de l'utiliser de suite ; elle fait la moue, mais quand elle arrive au bout de ce fil, elle s'aperçoit qu'il recouvrait un petit écrin, la bague de ses rêves. On offre encore des vases en forme de poisson, des poissons en chocolat, en pâte fine, en pain d'épices. Ce sont les seules plaisanteries de bon goût, les seules permises.

Ces cadeaux ne s'échangent qu'à la condition d'une certaine intimité.

### QUELQUES RECOMMANDATIONS IMPORTANTES.

Une femme ne doit jamais faire de présents à un homme, fût-il son fiancé, avons-nous dit.

Quand le présent est un objet acheté dans un magasin, il faut avoir grand soin d'enlever le prix

qui peut y être attaché ou collé, sous peine d'indélicatesse ou d'énorme maladresse. Il est bon aussi de donner à tout cadeau un emballage *relativement* élégant. Si on l'enveloppe d'un simple papier, ce papier sera immaculé, les ficelles sans nœuds de rattache, etc.

Si le donateur apporte lui-même le présent, on déballe, — s'il y a lieu, — dans tous les cas, on regarde ce présent avec empressement, et on témoigne sa gratitude, sa satisfaction, son plaisir ou sa joie, selon le cas. Et si l'objet offert déplaît, va-t-on dire? Il faut quand même se montrer heureux; heureux de l'attention et de l'intention, heureux du désir que le donateur a eu de vous être agréable ou utile. N'est-ce pas, du reste, ce qu'il y a de meilleur dans un présent? On ne doit donc pas être avare de remerciements, et on met une certaine effusion dans l'expression de sa reconnaissance.

On va chercher soi-même son cadeau chez ses père et mère, ses grands-parents, etc., car si l'on demeure avec eux, on leur souhaite la bonne année dès les premières heures du jour, et si on n'habite pas leur maison, on leur doit une visite matinale le 1er janvier.

Si une personne de laquelle vous n'aviez pas à attendre d'étrennes s'avisait de vous en donner, et si vous ne vouliez pas être en reste avec elle, il ne faudrait pas, cependant, lui renvoyer un cadeau immédiatement. Ce serait de mauvais goût; cela signifierait: Je ne veux rien vous devoir. Saisissez la plus prochaine occasion pour vous libérer: Pâques, son jour de fête ou son jour de naissance, etc., ou encore un gâteau d'Épiphanie, dans un plat plus ou moins beau.

Avez-vous reçu un de ces services qui se paye avec de l'argent et pour lequel on n'en a pas voulu accepter? Acquitez-vous au Jour de l'An. Un présent utile, si le service a été rendu par une personne dans une position inférieure. Avez-vous affaire à un médecin? Des fleurs à sa femme, des

bonbons à ses enfants, etc., etc. En cette circonstance, faites grand autant que possible.

Il ne faut jamais rien offrir, rien promettre, qu'on ne soit assuré de pouvoir exécuter ou tenir; il faut réfléchir auparavant et être bien certain aussi qu'on ne regrettera pas de s'être avancé, parce qu'après s'être imprudemment engagé, on ne peut plus reculer, à moins de manquer à la probité mondaine et à la bonne grâce du gentleman.

A combien de personnes n'arrive-t-il pas de dire: "Je vous donnerai cette plante (ou autre chose), je vous prêterai ce livre." Après, elles font des réflexions: "Si je donne cette plante, je dépouillerai mon jardin; si je prête ce livre, on me le rendra peut-être en mauvais état." Et elles gardent plante ou livre.

Mais elles ont eu affaire parfois, à des gens naïfs, confiants, qui prennent tout au pied de la lettre, qui se disent: Si on m'a offert, promis cela, c'est que l'on avait du plaisir à le faire. Et ne voyant venir ni livre, ni plante, ils pensent: On aura sans doute oublié. Alors, s'autorisant de l'offre qui leur a été faite librement, spontanément, ils se croient le droit de vous rappeler qu'ils attendent toujours le livre ou la plante promise. C'est là où cela devient comique.

Le visage de l'oublieux volontaire s'allonge, devient maussade, presque sévère, semble dire: Quel être indélicat, inconvenant! J'avoue que, si les relations ne sont pas intimes, il aurait mieux valu ne pas réclamer, laisser la promesse tomber dans l'oubli. Mais le véritable coupable envers le savoir-vivre, c'est celui qui manque à sa parole, même dans ces toutes petites choses.

Assurément, vous n'êtes pas tenu par la loi d'être obligé ou généreux envers tout le monde: mais alors, ne promettez, n'offrez rien. Vous n'avez pas le droit d'infliger une déception; on comptait sur la plante pour orner son jardin, sur le livre pour passer une heure agréable, vous volez le plaisir que vous aviez fait espérer.

# Une retraite a La Trappe.

PAR W. L. SCOTT, LL.B.

(Traduit par Mme. Dandurand.)

Le *Catholic World* de New York a publié il y a quelque temps l'étude d'un de nos jeunes compatriotes anglais catholiques sur ce sujet.

L'ouvrage est de nature à intéresser vivement nos abonnées; nous tâcherons, en traduisant quelques-unes de ses parties, de rendre justice à l'auteur, qui a su exprimer, avec une émotion communicative, la poésie, le calme profond, la paix céleste de la vie monastique partagée pendant quelques jours avec les Trappistes.

M. W. L. Scott est un avocat de talent, exerçant sa profession à Ottawa en société avec son père, l'honorable M. Scott, chef de l'opposition du Sénat, et le type du politique honnête, le modèle du patriarche, *père de la patrie*.

C'est à lui que nous devons le *Scott Act* pour la répression de l'ivrognerie. Si j'ajoute que le jeune écrivain a été élevé par une mère éminemment chrétienne qui est à la fois femme du monde accomplie, je n'aurai rien omis, je pense, pour lui concilier vos sympathies et votre estime :

En sortant d'Ontario, où tout est neuf et moderne, on est surpris autant qu'impressionné de la vue de l'antique et pittoresque village d'Oka. Le registre de sa paroisse date d'au-delà de deux siècles. De précieux souvenirs de l'origine de la colonie y subsistent sous la forme d'une madone d'argent, don de Louis XIV, et de quelques peintures anciennes envoyées de France pour les soustraire au vandalisme de la Révolution.

Mais au monastère où, il y a douze ans, tout était à l'état de nature, et dont l'édifice actuel compte à peine deux ans d'existence, on est reporté à une antiquité si lointaine que les plus vieilles traditions de la mission canadienne, comparées à elle, sont d'hier; l'imagination est ramenée à douze siècles en arrière, à l'aurore du christianisme, aux temps de zèle ardent et de foi héroïque.

Le jeune homme nous raconte ici comment, étant venu camper en compagnie de quelques amis sur une île de l'Outaouais, non loin d'Oka, une visite au monastère fut mise, par la joyeuse bande, au nombre des excursions à faire au pays d'alentour.

Nous fumes reçus, continue-il, par un moine spécialement chargé de la réception et du soin des invités, qui nous fit visiter l'établissement et

répondit à nos innombrables questions avec une bienveillance infatigable.

Car, laissez moi dire ici que l'hospitalité est un trait caractéristique de l'Ordre, une hospitalité généreusement et royalement offerte à tous.

Que votre visite dure des heures, des jours ou des semaines, vous êtes toujours le bienvenu, et tout ce que le monastère a de mieux est à votre disposition. Dans le nouvel édifice bâti de pierres, une aile entière est réservée aux hôtes du monastère, et la première question posée par le portier à celui qui entre est : "Combien de temps demeurerez-vous ?" On ne prend cette information que dans le but de faire immédiatement les préparatifs nécessaires à votre installation.

Cette hospitalité ne s'étend pas seulement aux catholiques, — tous, vous dis-je, sont les bienvenus; je puis citer le cas d'un ministre anglican, d'une nature ascétique, qui, de temps en temps, se retire à la Trappe pour y passer une semaine de prières et de mortification.

Non content de la règle prescrite aux gens du monde qui viennent y faire une retraite, il se conforme rigoureusement tout le temps de son séjour au régime austère des Pères eux-mêmes.

La première chose qui frappe quand on franchit le seuil du monastère, c'est la nudité des chambres et des murs. A l'exception des appartements réservés aux étrangers, lesquels sont confortablement aménagés, c'est à peine s'il se trouve ailleurs une chaise ou une table. Pas une image non plus, sauf, dans le cloître, un Chemin de la Croix du modèle le plus simple.

Les trois grands centres de la vie monastique à l'intérieur sont : La chapelle, le cloître et le chapitre.

Le cloître, — l'étude des moines, — est une étroite et longue salle, espèce de corridor courant sur les trois côtés de l'édifice, et ayant vue sur la cour intérieure. Le chapitre, lieu de réunion officiel de la communauté, est une chambre carrée, annexe de la chapelle, n'ayant pour tout meuble qu'un banc de bois fixé au mur et le siège grossier au centre, pour "l'Abbé" ou supérieur. D'un côté



de la bâtisse principale s'étendent de vastes granges et des étables pour le bétail dont les Trappistes possèdent une espèce supérieure. Du côté opposé s'élève le moulin, mû par un torrent pittoresque accourant de la montagne. Ce moulin moule le grain et débite le bois de la communauté. L'immense ferme renferme également des crémeries, des fromageries, des cruches à vin, le tout formant un ensemble imposant. A toutes les entrées sont placés des avis à l'effet de défendre aux femmes l'accès du domaine ; cette défense est la seule dérogation à l'hospitalité universelle des bons moines.\*

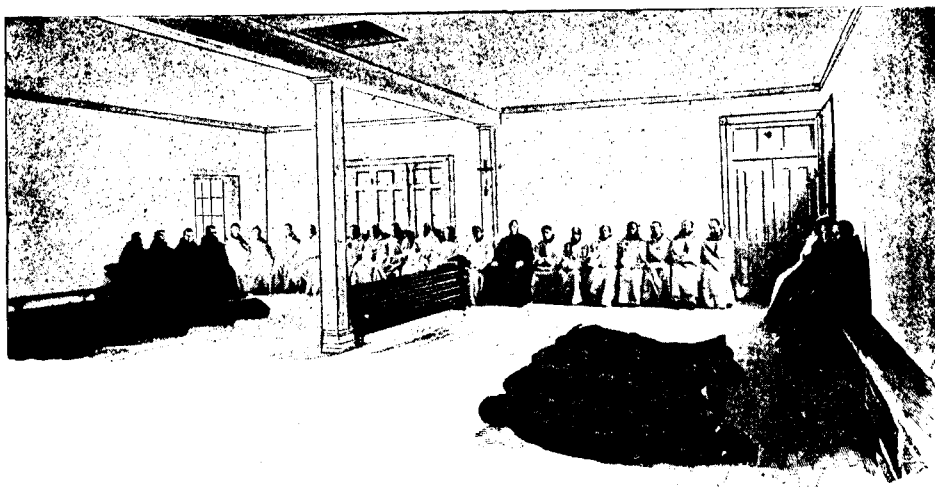
Il est évident, d'après l'énumération qui précède, que les Trappistes sont des fermiers, vivant du produit de leur ferme.

A plusieurs milles à la ronde les habitants ont adopté leur méthode et suivi leur exemple avec profit...

On se fera une plus juste idée des progrès accomplis par cette maison quand j'aurai dit qu'il y a douze ans les fondateurs arrivèrent au nombre de dix sans argent ni capital d'aucune sorte.

Des sulpiciens ils obtinrent un octroi d'à peu près mille acres de terre, mais en friche et apparemment si peu propre à la culture qu'il semblait que ce fut une impossibilité que d'en rien tirer. La charité publique leur apporta quelques têtes de bétail, du grain pour leurs semences et un peu de nourriture afin de pourvoir aux besoins immédiats.

De cet humble commencement sortit une œuvre colossale. La communauté compte main-



Ils sont d'excellents agriculteurs.

On me dit que leur établissement à Oka a contribué à améliorer considérablement la culture en cette partie du pays, non seulement dans les limites de leur propriété, mais dans les fermes environnantes.

\* Nous eûmes en France l'honneur d'une entrevue avec "l'Abbé Mitré" de la *Grande Trappe*, située à une petite distance du village de Tourouvres en Normandie ; mais (conformément à la règle qui n'admet aucune femme dans l'enceinte du monastère) cette entrevue eut lieu en dehors de la barrière et sur la grande route. Nous avons pu constater en cette occasion que le portier ne refuse jamais l'aumône aux mendiants. Ceux-ci savent qu'ils ne frappent pas inutilement à la porte des Trappistes. Ils en rapportent qu'un chou-fleur, qu'un pain et reviennent avec confiance quand le besoin se fait sentir.

Mme D.

tenant au-delà de soixante âmes, occupant un monastère dont le prix s'élève actuellement à quatre-vingt mille piastres ; elle a cinq cents acres de défrichés et en voie d'exploitation ; elle possède deux cents têtes de bétail en dehors des chevaux, moutons, cochons et volailles, et emploie, au temps de la moisson, soixante à soixante-dix ouvriers en plus de son personnel.

En outre, une succursale de cette Trappe canadienne se fonde actuellement au lac St. Jean, où le gouvernement lui a fait don d'une grande étendue de terrain.

(Ce fut dès cette première visite que le disciple de Thémis sentit naître en lui un violent désir de goûter à la divine paix du cloître.)

En novembre, dit-il, j'écrivis pour demander la faveur de passer quelques jours à "Notre Dame du Lac." La réponse ne se fit pas attendre : "Nos portes et nos cœurs, m'écrivait-on, sont ouverts pour vous recevoir"... C'est l'espérance que quelques-uns de mes lecteurs pourraient être induits à partager le bonheur que je ressentis dans cette retraite et dans une autre qui la suivit à peu de distance qui m'a poussé à en publier les impressions.

... L'accroissement de l'Ordre des Trappistes dans notre siècle a été phénoménal. Outre que le XIXe siècle n'est pas celui des mortifications excessives, il y a lieu de s'étonner qu'une règle de vie aussi austère ait retenu pendant quatorze cents ans sa popularité. Ainsi, quoique, à la suite de la Révolution française et au moment de la chute de Napoléon, l'Ordre fut presque détruit, il s'est, dans les soixante-dix années suivantes, promptement relevé. Ses membres aujourd'hui répartis dans cinquante-cinq abbayes et prieurés sont plus de trois mille.

Quelques mots sur la fameuse règle des Trappistes ne peut manquer d'intéresser.

Le trait le plus frappant de cette vie de sacrifice est probablement le silence absolu et perpétuel. L'idée en est belle. La voix des religieux n'est employée qu'à une seule et unique fonction—la prière.

Combien peu ils craignent ce compte des "paroles inutiles" que nous aurons un jour à rendre !

Les exceptions à la loi du silence sont très strictement limitées. Seuls "l'abbé," le prieur et le sous-prieur peuvent, en cas de nécessité, adresser la parole aux membres de la communauté, lesquels peuvent aussi leur parler mais non s'entretenir entre eux, sous aucun prétexte.

On pourrait supposer que durant le labeur du jour, aux champs ou dans les ateliers, l'échange de paroles concernant le travail en cours d'exécution soit d'une nécessité constante ; il n'en est rien.

Pour travailler, les moines sont réunis par groupes de cinq ou six, et l'un d'eux reçoit le commandement temporaire de chaque groupe. Il peut interpellé l'un de ces hommes quand la nature de leur occupation l'exige impérieusement, mais rien n'autorise ceux-ci à ouvrir la bouche.

Pour leurs rapports obligés avec le monde extérieur, les officiers du monastère ont la permission

de converser avec les étrangers. Le "maître de réception" non seulement a la liberté de causer avec ses hôtes, mais sa règle lui enjoint de se rendre auprès d'eux aussi agréable que possible.

Cependant, il y a cinq endroits : le dortoir, le réfectoire, la chapelle, le cloître et le chapitre où les exceptions que j'ai énumérées ne prévalent pas, et où les autorités mêmes ne peuvent rompre le silence, hormis les cas d'extrême urgence.

Le temps du Trappiste est partagé entre la prière, le travail manuel, l'étude et le sommeil. Une heure ou même un moment donné à la récréation est une chose inconnue à son calendrier. J'aurais pu ajouter "la nourriture" à la liste de ses occupations, mais le peu de minutes perdues pour ce besoin du corps ne vaut pas la peine d'être mentionné.

Ses repas varient quant à l'heure et au nombre selon les saisons.

En été, quand l'ouvrage au dehors est le plus ardu et qu'il se lève deux heures du matin (ce qu'il fait du reste l'année ronde), son premier repas, que vous pouvez appeler à votre choix le déjeuner ou le dîner, est à onze heures et demie.

Il y a à quatre heures une collation composée d'un morceau de pain sec arrosé d'eau claire. Le supérieur a le droit d'y ajouter, s'il le juge nécessaire, un fruit ou quelque légume.

A partir du 14 septembre jusqu'au Mercredi des Cendres, le premier et l'unique repas de la journée se place à deux heures et demie, quand on est déjà levé depuis douze heures et demie. Durant le carême l'abstinence est encore plus rigoureuse, le dîner étant reculé à quatre heures et demie. Ainsi c'est après quatorze heures employées à chanter l'office, à travailler, à étudier et à prier, que le bon religieux songe pour la première fois à se restaurer. Et nous, dans le monde, s'il nous arrive de jeûner—quand nous n'avons pas trouvé quelque ingénieux prétexte pour nous en dispenser—n'est-il pas honteux de nous entendre murmurer du retard qui met notre déjeuner à midi ?

Durant mon séjour au monastère, je plaignais surtout le pauvre moine qui faisait cuire le déjeuner des visiteurs à six heures, ainsi que leur dîner à onze heures et demie et ne devait lui-

même goûter une nourriture que plusieurs heures après.

Il ne faut pas s'imaginer que le menu du Trappiste, quand sonne enfin l'heure de son repas, soit très appétissant.

Il se compose, selon les jours, d'une épaisse soupe faite sans viande, de différents légumes bouillis ensemble, et relevée par un peu de sel, un grossier morceau de pain, avec une tasse d'eau, ou de riz bouilli avec du lait. Du cidre fabriqué dans l'établissement remplacera quelquefois l'eau pure.

œufs sont tels qu'on ne les trouve qu'à la campagne ; le pain est excellent, et les légumes de toutes sortes apprêtés de mille façons ; enpotage, en salmigondis, frits, bouillis, etc., etc., sont particulièrement savoureux.

Tandis qu'à la cuisine des moines on ne se préoccupe que de suffire à l'entretien de la vie, le cuisinier de l'hospice a apparemment cultivé son art avec soin, et l'a mené à une haute perfection.

Les heures pour les exercices et les travaux des moines varient suivant les saisons et les besoins de la ferme. Je vais tâcher de vous donner une idée



Ce qu'il ne touche jamais c'est la viande—si ce n'est à l'infirmerie—le poisson, le beurre, le fromage et les œufs, quoique ces trois derniers articles soient des produits abondants sur leur ferme.

Je devine la pensée de quelques-uns de mes lecteurs—qui, peut-être, commençaient à désirer de visiter la Trappe—à ce récit ; qu'ils se rassurent. Les bons pères ne contraignent pas leurs hôtes à partager leur humble pitance. Ils n'offrent de viande, à la vérité, qu'aux malades, mais je garantis que l'abondance des autres mets les consolera sans peine de cette dérogation aux usages de la gastronomie profane. Le lait, le beurre et les

aussi juste que possible de la journée d'un Trappiste, en choisissant celles de l'automne, époque à laquelle je fis mes deux visites consécutives.

Le réveil est donc fixé à deux heures du matin, excepté le dimanche. Ce jour là les Matines devant se chanter au lieu d'être récitées, il se lève à une heure. A certaines fêtes spéciales appelées fêtes "doubles," où l'office est exceptionnellement long, la cloche du lever sonne à minuit.

Les moines couchant dans le même habit qu'ils portent le jour, leur toilette du matin ne les retient pas longtemps. Cinq minutes à près qu'il a ouvert les yeux, chacun est à sa place à la chapelle. Cette coutume de coucher dans leurs

habits du jour est une des plus dures du règlement. Le " maître de réception," qui avait été quarante-six ans dans l'Ordre, m'avoua qu'il n'y était pas encore habitué.

Une partie de l'office est récitée ou chantée de mémoire et sans lumières.

Le chapelle est alors plongée dans les ténèbres que perce seule la petite flamme vacillante de la lampe du sanctuaire. On ne saurait imaginer un spectacle plus impressionnant.

Le sombre oratoire, la pâle et tremblante lueur devant le tabernacle accentuant encore l'obscurité peuplée de formes spectrales dont les longs vêtements blancs se dévinent dans l'ombre, et, pardessus tout la voix plaintive mais ardente qui sort de cette nuit et s'exhale en mystiques supplications, se combinent pour produire une impression inoubliable.

Une demi-heure de méditation suit ce " petit office;" après quoi les lampes sont allumées pour réciter les Matines et Laudes canoniques, ce qui mène à quatre heures.

Alors les moines se séparent,—ceux qui sont prêtres pour dire la messe, les autres pour la servir ou y assister. A cinq heures et demie tous se réunissent de nouveau pour l'office de Prime qui dure vingt minutes, puis à sept heures et quart celui de Tierce suivi de la messe conventuelle à laquelle toute la communauté assiste.

Après la messe commence pour les " choristes " le travail manuel. Les moines séculiers, dispensés de la plupart des offices, sont déjà à l'œuvre depuis trois heures.

Toutes les industries du monastère, telles que la confection du beurre, du fromage, etc., de même que le soin absolu des troupeaux, sont confiées aux moines séculiers, tandis que les " choristes " se réservent la besogne ordinaire de la maison à laquelle tous prennent part, du premier et du plus haut, jusqu'au dernier.

Un de mes amis alla un jour faire visite à " l'Abbé," qu'il trouva dans la cour en train de porter deux seaux d'eau au cuisinier.

Je vis moi-même dans une de mes pérégrinations à travers la ferme cinq ou six frères comblant un fossé. C'étaient tous des choristes, et le prieur était du nombre. Quoiqu'il fut alors une heure et qu'ils eussent été debout et sans manger

depuis neuf longues heures, ils semblaient travailler avec, pour le moins, autant d'énergie que nos ouvriers bien nourris.

A midi moins le quart on s'assemble encore pour l'office de Sixte et l'Angelus. Nouveau retour à l'ouvrage, puis à deux heures et dix répétition de l'office de None. C'est alors qu'on se rend au réfectoire pour prendre *le repas* bien gagné. A quatre heures et quart et à six heures et vingt-cinq, Vêpres et Complies, excepté en été, où cet office se dit une heure plus tard.

La prière des Trappistes, celle qui, au monastère nous émeut et nous frappe plus que tout, est le "*Salve Regina*."

Je n'essaierai pas de vous définir le charme infini de ce chant—très, très lent, très doux et solennel, avec un élan de sincérité qui vous emporte vers le ciel.

L'effet de cette divine mélodie s'accroît par cette circonstance qu'on la dit après la chute du jour, et que, dans la chapelle assombrie, elle s'exhale toute vibrante encore de tendresse et d'émotion des poitrines lassées de ces robustes et mystiques ouvriers du Seigneur.

A sept heures en hiver et à huit heures en été, le Trappiste se couche, mais jusque dans son sommeil la mortification le suit. J'ai déjà dit qu'il ne quittait pas ses habits, mais ce n'est pas tout. On croit généralement que son lit se compose d'une planche nue, et l'on n'est pas très éloigné de la vérité. De fait, il a la jouissance d'un matelas de paille; mais si je n'avais vu cet article de mes yeux, si je ne l'avais touché de mes mains, je n'aurais jamais pensé qu'on put faire avec de la paille une chose ressemblant si fort à du bois.

De tout ce qui précède le lecteur a sans doute conclu qu'un Trappiste est un être insociable, sombre, peut-être même morose et rébarbatif. Rien n'est si contraire à la réalité, et cela n'est pas la moindre des surprises qui vous attendent à la Trappe.

Le Trappiste est l'image du bonheur serein—je dirais même de la gaieté, et son salut souriant, quand vous le rencontrez par les corridors ou sur la ferme, est si sympathique et bienveillant, que sans lui avoir jamais adressé la parole, vous avez en partant l'impression que vous quittez un ami.

L'ordre de la Trappe répond victorieusement à

ceux qui prétendent qu'on pêche par excès d'abstinence en faisant tort à sa santé. Sa règle est, de toutes les règles, la plus austère; mais la grande majorité de ceux qui la suivent est forte, rarement malade, et elle meurt de vieillesse.....

Mais qu'est donc devenue la "Retraite," sujet de cet article? On peut m'accuser—non sans quelque vraisemblance—de m'en être écarté. Cependant je ne plaide pas coupable, car l'impression créée par tout ce que j'ai essayé de décrire devient, selon moi, le facteur principal du succès de la Retraite.

Aller à la Trappe et voir ses membres; être témoin de leur piété, de leur mortification, de la paix de leur vie; entendre leurs éloquents prières, leurs chants exquis; respirer l'atmosphère de sainteté qui semble une émanation de leur âme pure—cela suffit, et cela seul, pour vous toucher au plus profond de votre être. J'ai souvent entendu déclarer—et je le crois fermement—qu'on ne peut pas aller à la Trappe sans en revenir transformé. L'effet produit sera plus, ou moins considérable, mais suffisant toujours pour marquer une époque dans la vie.

Un directeur spirituel, choisi parmi les moines, est assigné par le Supérieur à celui qui vient se retremper et se reconnaître en quelques jours de recueillement. Ce directeur, désormais, fera tout en son pouvoir pour vous aider à retirer de votre retraite le plus grand profit. Le premier conseil qu'il vous donnera sera de ne pas tenter de suivre, même de très loin, l'abstinence des religieux. Trois bons repas par jour au contraire vous sont recommandés, de crainte qu'une rigidité inusitée ne vous incommode et ne vous distraie de vos dévotions. Une règle de conduite, plus ou moins conforme à celle de la maison, vous est aussi donnée, laissant à votre inclination le choix de l'heure du lever. Si l'on n'a pas l'intention de suivre tous les offices, il est inutile de se lever avant cinq heures, mais je conseille fortement à ceux qui ont la connaissance du latin de suivre, dans un bréviaire—qu'on vous prête à cet effet—le texte des exercices des moines.

Les prières que l'Eglise a faites pour l'usage journalier de ses prêtres sont incomparables, et la beauté de leur inspiration, je le répète, est encore rehaussée par l'accent pathétique des voix pieuses.

La meilleure heure pour se lever est deux heures et demie; cela donne une demi-heure pour s'habiller et être prêt à trois heures pour le commencement de l'Office canonique.

Une telle matinalité vous effarouche peut-être, mais songez qu'au monastère on se couche à sept heures.

La tâche la plus importante du directeur spirituel c'est ce qu'il appelle la préparation à la méditation.—Trois fois par jour il vient à votre chambre vous entretenir pendant une demi-heure d'un sujet religieux. Après son départ il faut vous agenouiller pendant une heure, et réfléchir aux vérités qui viennent de vous être exposées. Cela semble inquiétant au premier abord, et n'est certainement pas chose facile à l'essai. Je n'oublierai pas de sitôt la première expérience qui j'en fis: je repassai soigneusement tous les points du discours, les étendis, les amplifiai, sentis que le plancher devenait singulièrement dur et mes genoux proportionnellement sensibles; je me dis enfin que je devais bien être là depuis au moins une heure, et, après avoir regardé à ma montre, constatai que j'en avais encore pour trois quarts d'heure! Mais l'épreuve s'allégea par la suite, d'une façon étonnante, et je n'ai pas besoin de dire combien cette pratique est excellente!

Puis il y a des moments de loisirs qu'on peut employer à des dévotions spéciales, à se promener sur la ferme, ou encore, si le cœur vous en dit, à donner un coup de main aux travaux.

De l'intérieur ravissement, — des joies spirituelles et des consolations de la retraite, que pourrais-je dire?

J'aime mieux laisser au lecteur non dépourvu d'idéal, la liberté de se les figurer, ou, plutôt, d'en aller faire l'expérience, si sa bonne étoile le lui permet.

Puissé-je espérer que ces notes imparfaites inspireront à quelques-uns le désir de faire cette précieuse expérience?

Matériellement, nul obstacle ne se dresse entre le pénitent de bonne volonté et le monastère de Notre-Dame du Lac.

Le chemin de fer en hiver et les bateaux en été vous y conduisent.

A la Trappe vous êtes reçus avec une cordiale hospitalité, et rien absolument ne vous est de-

mandé pour le confort et les soins qu'on vous donne. Mais comme les moines sont fort pauvres, et qu'ils luttent âprement pour payer leur installation coûteuse, je suggère au visiteur

bénéficiant de la générosité des Trappistes, de verser au fond de la communauté un don en rapport avec ses moyens.

### Description d'un Tableau.

*Extrait du " Voyage en Italie."*

PAR H. TAINE.

Un Portement de Croix se développe sur l'escarpement tournant d'une montagne ; le Christ, la corde au cou, est tiré en avant, et la sauvage procession escalade les rocs avec l'élan douloureux et furieux d'une *passion* de Rubens. De l'autre côté le pauvre Christ est debout devant Pilate, et le long suaire blanc qui l'enveloppe tout entier tranche avec une couleur funéraire sur les ombres noires de l'architecture et sur la pourpre sanglante dont sont vêtus les assistants. Au-dessus de la porte, un cadavre rougeâtre gît roidi entre les soldats et les grandes robes rouges des juges ; mais ce ne sont là encore que des accompagnements. Un pan entier de la salle, un mur long de quarante pieds, haut à proportion, disparaît sous un *Crucifiement* ; dix scènes en une seule, et qui s'équilibrent pour en faire une seule, quatre-vingts personnages espacés et groupés, un plateau bosselé de rocs au pied d'une montagne, des arbres, des tours, un pont, des cavaliers, des crêtes pierreuses, dans le lointain un immense horizon brunâtre. Il n'y a pas d'œil qui ait embrassé de tels ensembles, ni qui ait combiné de pareils effets. Au centre, le Christ est cloué à la croix dressée, et sa tête s'affaisse obscure dans le rayonnement fauve de son nimbe.

Une échelle est derrière son poteau, et des bourreaux grimpent, se tendant l'éponge. Au pied de la croix, les disciples, les femmes, debout, ouvrant les bras, agenouillés, crient et pleurent, la Vierge s'évanouit, et tous ces corps de femmes pendus, chancelants, tombants, sous de grandes draperies rougeâtres, rosées, rousses, bleuâtres, avec un éclair de soleil sur une joue, sur un menton, font la plus éclatante pompe funéraire. Comme une harmonie grandiose qui soutient un chant perçant et plein, les foules et les scènes environnantes accompagnent la scène principa'e

de leur variété et de leur magnificence tragique. Sur la gauche, un des deux larrons est déjà lié à sa croix, et on la dresse ; le haut de son corps luit dans la lumière, le reste est dans l'ombre. Cinq ou six bourreaux tendent des câbles et soutiennent les montants, tirent et poussent de toute la force et de tout l'effort de la machine musculaire roidie. Le jour coupe en travers leurs casques rosées et rayées, les tendons bruns de leur cou, les veines enflées de leur front. Leurs outils sont là,— des haches, des pics, des coins, une échelle massive, et, à la tête de la croix, dans une belle ombre lumineuse, un curieux, indifférent, penché sur son cheval, regarde. De l'autre côté, avec une splendeur et une diversité égales, se déploie le troisième supplice ; comme il est à terre, on y lie le patient ; un bourreau apporte des cordes ; un autre, athlétique et superbe, enflant son épaule tordue, tourne une tarière dans les bras de la croix ; sur le pied du plateau un vieil amateur s'est assis ; le spectacle l'intéresse, il se penche, à demi couché dans sa robe rouge, et près de lui, sur un cheval gris de fer, une sorte de ruffian en bonnet, un grand coquin roussâtre, tout éclairé, se courbe pour indiquer un procédé utile. Au delà les trois scènes roule échelonnée sur cinq ou six plans, avec des variétés innombrables de teintes et de formes, la large et pompeuse harmonie de la foule, assistants de toute espèce, petites scènes accessoires, fossoyeurs qui creusent la tombe des suppliciés, arbalétriers qui, dans un creux, tirent au sort les tuniques, prêtres en grandes robes, hommes d'armes en cuirasses, cavaliers hardiment drapés et cambrés, cimarrons de Juifs, et armures de gentilshommes, chevaux fins et fiers, aux robes armées et fauves, jupes de femmes orangées et verdâtres, contraste de tons pâlistants et de tons intenses, de visages populaires et de têtes cheva-

leresques, d'attitudes tourmentées et de poses nonchalantes, tout cela dans une telle ampleur de lumière, avec un si triomphal épanouissement de génie et de réussite, qu'on en sort comme d'un concert trop riche et trop fort, à demi étourdi, perdant la mesure des choses, et ne sachant pas si l'on doit croire sa sensation.

#### LA CHAPELLE DES MÉDICIS.

Là-dessus on entre dans la Chapelle des Médicis, et l'on regarde les figures colossales que Michel-Ange a mises sur leurs tombes. Il n'y a rien d'égal dans la statuaire moderne, et les plus nobles figures antiques ne sont pas supérieures ; — elles sont autres, c'est tout ce qu'on peut dire. Phidias a fait des dieux heureux, Michel-Ange des héros souffrants ; mais des héros souffrants valent des dieux heureux, c'est la même magnanimité, ici exposée aux misères du monde, là-bas affranchie des misères du monde ; la mer est aussi grande dans la tempête que dans le calme.

Tout le monde a vu le dessin ou le plâtre de ces statues, mais, à moins d'être venu ici, personne n'a vu leur âme. Il faut avoir senti, presque par le contact, la masse colossale et surhumaine de ses grands corps allongés dont tous les muscles parlent ; la nudité désespérée de ces vierges dont on ne voit que la fierté, la douleur et la race, sans que l'esprit puisse laisser approcher de lui-même un autre sentiment que la crainte et la compassion.

Elles sont d'un autre sang que le nôtre ; une Diane déchue, captive aux mains des barbares de la Tamide, aurait cette taille et ce visage.

Une d'elles, demi couchée, s'éveille, et semble secouer un mauvais rêve. La tête est affaissée, le sourcil foncé, les yeux se sont creusés, les joues se sont amaigries. Qu'il a fallu de misères pour qu'un corps pareil ait senti les atteintes de la vie ! Son indestructible beauté n'a point fléchi, et pourtant la souffrance intérieure commence à y imprimer sa morsure. La superbe sève animale, la vivace énergie des membres et du tronc sont entières, mais l'âme défaille ; elle se soulève péniblement sur un bras, et revoit avec regret la lumière ; qu'il est triste de rouvrir les yeux et de sentir qu'on va porter encore une fois le faix d'une journée humaine !

A côté d'elle, un homme assis se tourne à demi d'un air sombre, comme un vaincu irrité et qui attend. Quel sera l'effort et le craquement lorsque

cette masse de muscles qui sillonnent le torse s'enflera et se tendra pour étreindre un ennemi ! Sur l'autre tombeau, un captif inachevé, la tête à peine dégrossie dans sa gaine de pierre, les bras raidis, le corps tordu, soulève toute son épaule avec un geste formidable. Je vois là toutes les figures de Dantes, Ugolin rongé le crâne de son ennemi, les damnés qui sortent à demi de leur sépulture de braise ; mais ceux-ci ne sont point des maudits, ce sont de grandes âmes blessées qui s'indignent justement contre la servitude.

Une grande femme étendue dort ; auprès d'elle, un hibou est posé contre son pied : c'est le sommeil de l'accablement, l'engourdissement somme de la créature surmenée qui s'est affaissée et demeure inerte. On l'appelle la Nuit, et Michel-Ange écrivit sur le socle : " Dormir m'est doux, et plus encore d'être de pierre, — tant que dure la misère et la honte. Ne pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie. — Ainsi ne m'éveille pas ! Ah ! parle à voix basse." Il n'avait pas besoin de ces vers pour faire comprendre le sentiment qui avait conduit sa main ; ses statues seules parlent assez haut, sa Florence venait d'être vaincue ; en vain il l'avait fortifiée et défendue. Le dernier gouvernement libre était détruit. Des mercenaires allaient dans les maisons tuant les meilleurs citoyens. Quatre cent soixante émigrés étaient condamnés à mort par contumace ou lisaient dans toute l'Italie la proclamation qui mettait leur tête à prix. On avait fouillé le logis de Michel-Ange, pour le saisir et l'emmener ; sans un ami qui l'avait caché, il aurait péri. Il avait passé de longs jours enfermé dans cette asile, sentant la mort qui prenait les plus nobles vies et qui tournait autour de la sienne. Si ensuite on l'avait épargné, c'était par intérêt de famille et pour qu'il achevât la Chapelle des Médicis. Il s'y enferma, il y travailla avec furie, il essaya d'y oublier, dans la contention de l'esprit et la fatigue des mains, la ruine de la liberté vaincue, l'agonie de la patrie foulée, la défaite de la justice écrasée, le tumulte de ses ressentiments comprimés, de son désespoir impuissant, de ses humiliations dévoilées, et c'est la révolte indomptable de son âme roidie contre l'oppression et la servitude qu'il a mise ici dans ses héros et dans ses vierges. Au-dessus d'elles, le silencieux Laurent, sous son casque de guerrier, tragique et muet, la main posée sur la lèvre, va se lever. Un roi a cette attitude quand, assis au milieu de son armée, il ordonne quelque grande justice, une destruction de ville. Frédéric Barberousse devait être ainsi quand il fit passer la charrue sur Milan.

*H. Taine.*

## CUISINE

### SIROP DE CITRON.

Six citrons, une livre et demie de sucre, une tasse d'eau, le zest des six citrons. Mêlez le sucre à l'eau et laissez bouillir sans brasser, râpez le zest des six citrons en le mêlant au sirop, et laissez bouillir. Pressez les citrons et coulez le jus ; mêlez le jus au sirop, quand ce dernier aura assez bouilli pour tomber par gouttes bien épaisses. Coulez le tout dans une flanelle.

### CARAMEL MARIE ANTOINETTE.

Une chopine de crème, une livre de sucre, une tasse de beurre, un quart de tasse de chocolat, une tasse de melasse. Faites bouillir le tout. Si vous désirez avoir un caramel bien tendre, ne le laissez pas bouillir bien

longtemps ; mais si vous voulez qu'il soit dur, laissez le bouillir jusqu'à ce qu'il se brise en le mettant dans l'eau froide. Beurrez un plat, étendez le caramel, et avant qu'il soit froid, marquez le par carrés avec un couteau trempé dans l'eau, afin de le briser également.

### POUR LE RHUME.

Faites dissoudre une once de gomme d'épinette rouge dans une chopine et demie d'alcool pur. Dose : une cuillerée à thé dans un verre à vin d'eau. Prendre trois fois par jour.

### COMPOTE DE CITROUILLE.

Enlevez l'écorce d'une grosse citrouille, et taillez la citrouille par gros morceaux, placez les dans une casserole à confitures, ver-

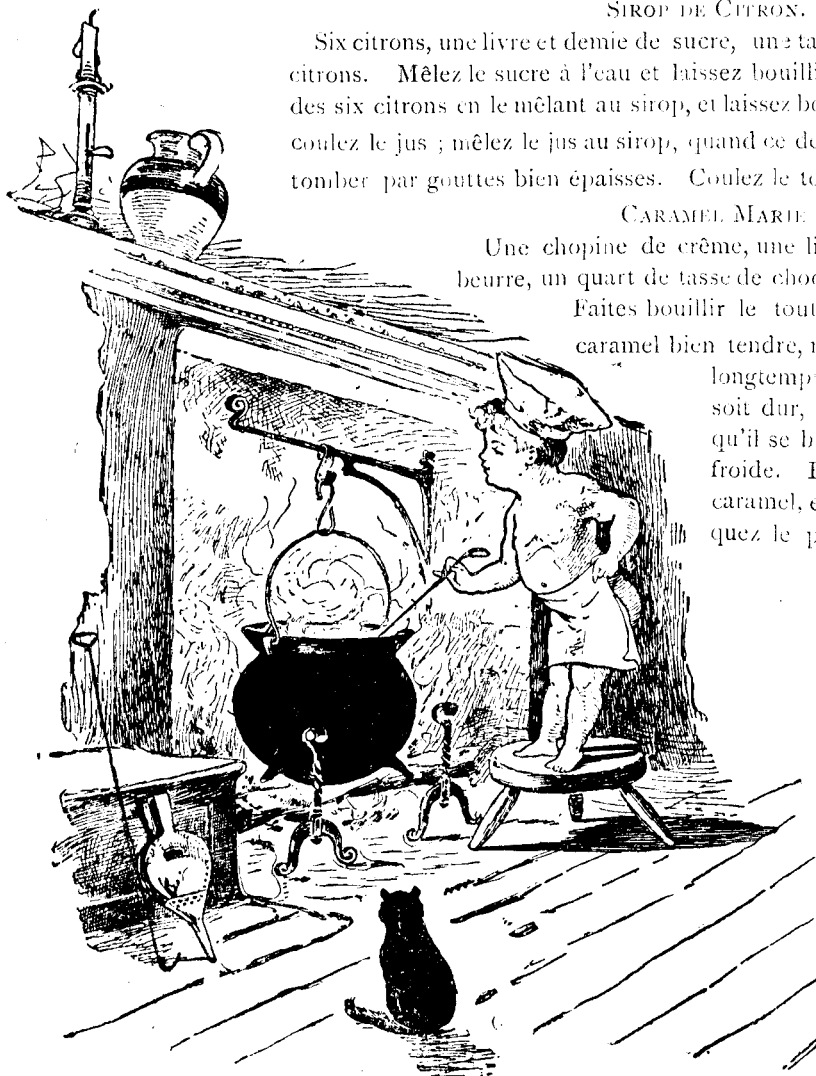
sez dessus une pinte de la meilleure melasse et laissez tremper toute la nuit. Le lendemain faites bouillir, en ajoutant une pincée de clou de girofle ; si la melasse réduit trop vite, ajoutez un peu de melasse, et n'ajoutez jamais d'eau. Pendant que le tout bouille, ajoutez de l'écorce de citron ou d'orange taillée par petits morceaux.

### CONFITURES DE CITROUILLE.

Enlevez l'écorce de la citrouille, taillez la citrouille par morceaux assez gros ; pour une livre de citrouille prenez une chopine de melasse. Faites bouillir comme une confiture ordinaire en ajoutant de l'écorce d'orange ou de citron.

### GATEAU CÉCILE.

Deux tasses de sucre, une tasse de lait, une demi-tasse de beurre, deux tasses de farine dans lesquelles vous mêlerez deux cuillerées à thé de poudre à pâte (soit *poudre* allemande ou *Royal Baking Powder*), et deux œufs. Battez les jaunes avec le sucre, ajoutez le beurre et le lait, battez les blancs d'œufs en neige, mêlez bien le tout à la fleur. Ajoutez de l'anis ou des petits raisins. Faites cuire au four.





## La Nouvelle Imperatrice de Russie.

Agée de vingt-deux ans et demi, elle est le dernier enfant de feu le grand-duc Louis IV de Hesse et du Rhin et de la princesse Alice, fille de la reine d'Angleterre, morte il y a seize ans.

La Tsarine, d'une taille élancée et d'une grande allure, joint au charme très pénétrant de ses manières la grâce de toute sa personne. Son visage, d'une rare beauté, est éclairé par de grands yeux bleus très expressifs, et encadré par une merveilleuse chevelure d'un joli blond cendré.

La princesse est l'enfant gâté de la maison de Hesse, et son frère, le grand-duc régnant, l'affectionne entre toutes ses sœurs,—quatre années seulement les séparant, et leur première éducation ayant été pour ainsi dire commune.

Longtemps, la princesse Alice eut pour institutrice une Anglaise, miss Jackson, femme d'une grande intelligence et d'une culture très variée, qui s'appliqua à faire de son élève, avec l'aide des meilleurs professeurs de l'Université de Darmstadt, la princesse la plus accomplie.

L'intelligence très ouverte de la fille du grand-duc Louis IV rendait d'ailleurs cette tâche très facile. La princesse Alice, tout en poursuivant ses études sévères, se livrait avec passion aux arts d'agrément et aux exercices du sport. On la dit écuyère excellente et de première force au tennis. Elle peint, chante et joue du piano à ravir ; elle parle aussi bien le russe que l'allemand, l'anglais et le français.

Miss Jackson, ayant dû quitter Darmstadt pour raisons de santé, fut remplacée auprès de la princesse par une Allemande, Mlle Fabrice, fille du général Fabrice, qui fut ministre de la guerre.

Mlle Fabrice est actuellement sa demoiselle d'honneur.

Après la mort de son père, la princesse Alice resta chez son frère, le grand-duc Ernest-Louis, dans le nouveau palais de Darmstadt, que le grand-duc Louis IV construisit avec l'aide de la reine d'Angleterre, sa belle-mère. La vie de famille, à la cour de Darmstadt, convenait parfaitement aux goûts simples de la princesse. Aussi hésita-t-elle un peu à donner son acceptation lorsque l'empereur de Russie la choisit pour en faire l'épouse de son fils.

Deux choses la préoccupaient : le changement de religion et le poids très lourd de ses devoirs futurs ; c'est à grand-peine qu'on put avoir raison de ses scrupules de conscience et de la timidité de sa nature. L'amour qu'avait pour elle le Tsarévitch finit par triompher de tous les obstacles.

La Tsarine sera certainement très aimée en Russie, où elle retrouvera toutes les sympathies dont on avait entouré sa grand'tante, la mère d'Alexandre III. Belle, bonne, intelligente et charitable, elle aura vite une grande influence sur son époux, et l'on assure que la politique européenne ne pourra pas s'en plaindre.

La princesse Alice a trois sœurs : la princesse Victoria, mariée au prince Louis de Battenberg ; la princesse Elisabeth, mariée au grand-duc Serge ; et la princesse Irène, mariée au prince Henri de Prusse, frère de l'empereur d'Allemagne.

Son frère unique, le grand-duc de Hesse et du Rhin, a épousé, au printemps dernier, la princesse Victoria, troisième fille du duc d'Edimbourg, aujourd'hui duc de Saxe-Cobourg et Gotha.

## Paroles Chrétiennes.

“ Dieu fait ce qu'il veut ; mais nous autres, nous faisons ce qu'il nous inspire en le priant. Je sais bien qu'on dit : mais toute volonté du Bon Dieu est éternelle et immuable comme lui-même ; donc c'est inutile de chercher à la changer par la prière. Mais moi, je pense qu'il a prévu de toute éternité que nous lui demanderions par la prière telle ou telle grâce, et qu'il l'a ainsi accordée

d'avance de toute éternité à la prière que nous lui ferions, de manière que ce changement soi-disant à sa volonté n'en est au fond que l'accomplissement éternel... D'ailleurs, quand même cela serait inutile, c'est égal, c'est toujours si consolant de parler là-haut.”

LAMARTINE,

(*Le Tailleur de Pierre de Saint Point.*)

## La Chiromancie.

Notre destin est-il vraiment écrit dans les hiéroglyphes tracés par la nature à l'intérieur de nos mains ? Dieu aurait-il permis que les événements de notre vie—plus ou moins déterminés par notre propre tempérament et nos tendances, lesquels se manifestent extérieurement par certains mouvements, certains *tics* personnels qui marquent la peau et le masque humains de signes caractéristiques—Dieu aurait-il voulu que notre histoire toute entière fut traduite là en raccourci ?

Est-il probable que la clef de l'avenir se puisse trouver dans les sillons creusés par les habitudes familières dans ce membre actif, intelligent auxiliaire de tous les mouvements de l'âme et dont la physionomie est si expressive ? D'aucuns le soutiennent avec de gros volumes à l'appui. LE COIN DU FEU, lui, soumet les principes de la chiromancie à ses lectrices, sans garantir le bien fondé de ses prétentions.

La chiromancie, rénovée par le capitaine d'Arpentigny et par Desbarolles, vient des Bohémiens. Elle comprend : 1° l'étude de la conformation de la main et des doigts ; 2° l'étude des lignes qui la sillonnent à l'intérieur et sur les côtés.

On ne peut nier que la main ait une physionomie ; elle est la principale manifestation de l'action humaine ; par suite, l'étude de sa conformation offre à l'observateur des données rationnelles sur le tempérament du sujet observé. En dehors de ces conclusions d'un caractère général, est-il besoin de dire que l'étude des lignes, qui permettrait de prédire, par exemple, que vous mourrez de mort violente à 28 ans, ne peut séduire qu'un petit nombre d'esprits ?

*Conformation de la main : trop dure* : inintelligence, le corps domine l'esprit ; *dure* : activité, force, intelligence, facilité de travail (déductifs) ; *molle* : paresse, imagination, amour du merveilleux (intuitifs) ; *molle spatulée* : paresse d'esprit ; *molle carrée* : esprit lent, intelligence obscure ; *molle lisse* : rêverie, imagination, art ; *potelée, charnue, aux doigts lisses et effilés, sans nœuds, avec un mont de Vénus* (voir fig. 811, no 3) ; *très prononcé* : voluptueux, charnel, esprit actif, intelligence solide ; *courte* : peu de réflexion ; *longue* : recherche du détail ; *ferme* : énergie et persévérance. La main *très dure* tend de jour en jour à disparaître d'Eu-

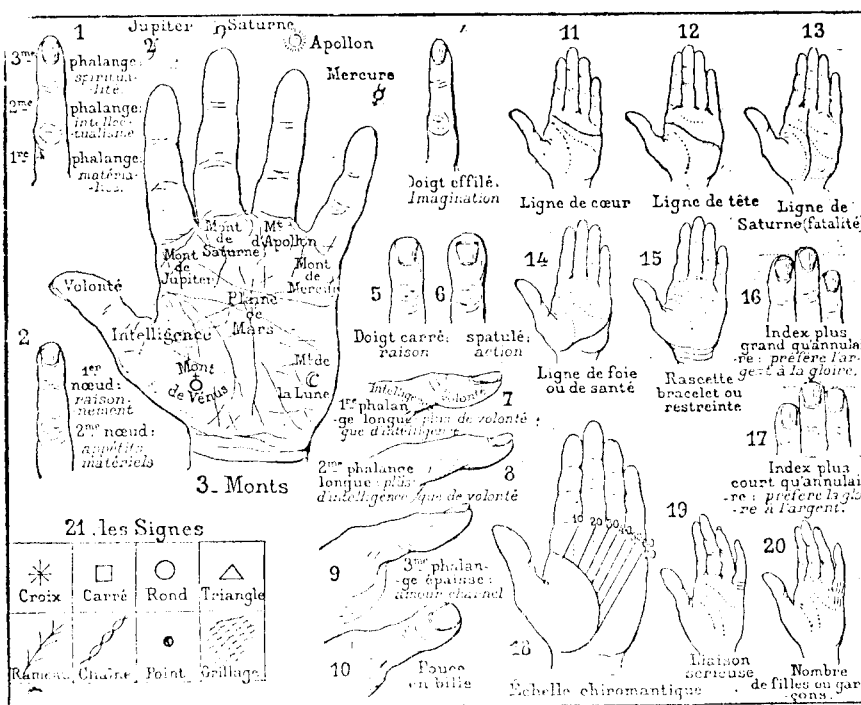
rope. C'est la main de l'être *non civilisé*. On ne la rencontre guère, en France, que chez de rares individus demeurés primitifs.

*Doigts* : Les doigts sont formés de trois *phalanges* (no 1 de la fig. 805), réunies par des *nœuds* (no 1 de la fig. 811). En Chiromancie, ces trois phalanges correspondent : la première (celle qui tient à la paume de la main), aux instincts matériels ; la seconde, aux dispositions intellectuelles ; la troisième, aux facultés morales. Les tendances indiquées par chacune de ces phalanges varient en raison de leur développement relatif. En général, le *nœud* de la phalange indique, selon qu'il est plus ou moins prononcé, que le sentiment ou l'instinct signalé par la phalange même sera plus ou moins accentué. *Le premier nœud* : raisonnement, critique, doute ; *le deuxième* : appétits matériels ; *doigts effilés* (no 4 de la fig. 811) : imagination, invention, idéal ; *carrés* (no 5 de la fig. 811) : raison, ordre, réflexion ; *spatulés* (no 6 de la fig. 811) : action, résolution, amour du bien-être.

*Pouce* : *Première phalange longue et un peu ovale* (no 7 de la fig. 811) : volonté persistante ; *longue et en bille* (no 10 de la fig. 811) : orgueil ; *très longue* : tyrannie ; *courte* (no 8 de la fig. 811) : faiblesse, manque de volonté, défiance de soi ; *très courte* : découragement facile, insouciance ; *Deuxième phalange longue* : logique, raisonnement ; *courte*, manque de raison ; *Troisième phalange* (mont de Vénus) *longue et épaisse* (no 9 de la fig. 811) : amour charnel. — Les *deux premières phalanges courtes* indiquent habituellement, chez une femme, le manque de sens moral, au double point de vue de la pudeur et de la vertu, par suite de manque de volonté et de raison, ou de découragement. — La première phalange du pouce renversée peut indiquer aussi la prodigalité et l'immoralité.

*Monts* : Protubérances que l'on remarque à la racine des doigts, et qui signifient (no 3 de la fig. 811) :

	(Mont en excès proéminent.)
<i>Jupiter</i> ,	Orgueil, domination, superstition.
<i>Saturne</i> ,	Fatalité.
<i>Apollon</i> ,	Amour du faste, légèreté, curiosité.
<i> Mercure</i> ,	Mensonge, ruse, vol.
<i>Lune</i> ,	Imagination triste et déréglée.
<i>Vénus</i> ,	Débauche, coquetterie.
<i>Mars (Plaine de)</i> ,	Violence, cruauté.



(Mont normal et uni.)

- Jupiter. Ambition, générosité, gaieté.
- Saturne. Prudence.
- Apollon. Gloire, grâce, tolérance.
- Mercure. Amour du travail, sciences, commerce.
- Lune. Imagination rêveuse, chasteté.
- Vénus. Amour du beau, bonté.
- Mars (Plaine de). Courage, dévouement.

Le mont de Mars est représenté dans la main par la plaine de Mars (voir no 3 de la fig. 811); très peu prononcé, il indique un amoindrissement des qualités du mont normal.

**Lignes :** On choisit toujours la main gauche pour l'étude des lignes, parce qu'elles sont mieux marquées que dans la droite, qui est généralement plus employée. Les signes tirés des lignes de la main droite servent parfois à corriger ou à fixer les signes de la main gauche.

Les *lignes longues* indiquent une exagération du signe : *courtes* ou *pâles* : la diminution du signe; *doubles* ou *rouges* : exagération en bien; *coupées* : des entraves, des accidents dans certains cas.

A. — **Ligne de cœur** (no 11 de la fig. 811) : L'affection à tous ses degrés; *courte* : sécheresse du cœur; *absente* : méchanceté, fausseté; *en chaîne* : inconstance; *rouge* : amour violent; *pâle* : débauche, instincts vils.

B. — **Ligne de tête** (no 12 de la fig. 811) : *Longue* : énergie, intelligence; *courte* : intelligence modeste; *se confondant avec Saturne* : infortune;

*brisée sous Saturne* ou très proche de la ligne de cœur : mort violente; *descendant brusquement vers le mont de la Lune* : illusions, mensonge.

C. — **Ligne de Saturne**, de chance ou du destin (no 13 de la fig. 811) : *Longue* : fortune; *brisée* : vie aventureuse; *absente* : vie nulle; *allant de la ligne du cœur au mont de la Lune* : richesse par mariage, héritage ou faveur; *coupée à la ligne de tête* : vie heureuse brisée par un coup de tête ou un accident.

D. — **Ligne de foie ou de santé** (no 14 de la fig. 811) : *Longue et nette* : intelligence et santé; *tortueuse* : santé compromise. Si cette ligne se dirige, accentuée, vers et sous le petit doigt, c'est un signe d' intuition et d' aptitude aux sciences naturelles et occultes.

On rencontre souvent entre la saturnienne et la ligne de foie une autre ligne qui va aboutir au mont d'Apollon. Sa longueur indique les tendances artistiques, et les petites lignes rayant le mont d'Apollon sont l'indice de la réussite dans les arts; si cette ligne se termine sous Apollon en forme de fourche, c'est un signe d'une haute fortune.

Les *lignes horizontales* (no 19 de la fig. 811) entre la racine de Mercure et la ligne de cœur indiquent le nombre de mariages qu'on fera; si elles sont *verticales* et *nettes* (no 20 de la fig. 811) : le nombre de garçons; *tortueuses* : le nombre de filles qu'on aura.

E. — **Rascette, bracelet ou restreinte** (no 15 de la fig. 811) : *en chaîne* : obstacles; *trois lignes*; réus-

site, fortune ; la première ligne correspond au cœur, la deuxième à la fortune, la troisième au bonheur.

*Signes* (no 21 de la fig. 811) : Les signes : *croix*, *rameaux*, dirigés vers le haut de la main sont bons ; les *cercles* placés sur un mont sont très heureux ; la *chaîne* signifie lutte ; la *grille* : obstacle, agitation ; le *carré* : jugement net ; le *triangle* : aptitude aux sciences.

Pour déterminer un portrait chiromantique, il faut recueillir avec le plus grand soin tous les renseignements divers de la main, faire la moyenne par éliminations ou additions, et se garder de donner aucune indication concernant la santé ou la mort probable de l'individu ; l'échelle chiromantique de la *ligne de vie* (no 18 de la fig. 811) permettra d'apprécier l'époque des événements prédits.

## La Mode

Laissez-moi, chères lectrices, ne vous donner aujourd'hui que quelques détails—je pourrais dire, les derniers mots—de la mode avec les robes de chiffon grises ou blanches. Les gants zouaves brodés d'acier sont ce qui est plus fashionable.

Les bas sont portés de la couleur de la robe pour la maison ; pour la rue, lorsque le costume est de teinte foncée, ils sont aussi de mise.

Les cosmétiques rouges sont passés de mode, maintenant on ne verra plus que des visages très pâles, ce qui est très seyant à travers les toilettes crèmes ou blanches.

Les jupes de robes se font avec deux ou trois plis plats en arrière. On les double de l'étoffe crinoline afin de faire tenir les plis.

Les nouveaux voiles sont de point Russe avec des pois de chenille très rapprochés mais très petits. Les voiles blancs avec pois noirs, ou *vice versa*.

Des costumes complets de mouton de Perse seront portés cet hiver, la jupe faite comme une jupe de serge ou autre étoffe. Une autorité en fait de mode nous dit que la couleur la plus en vogue sera le bleu bluet, la couleur mais prend le second rang, ensuite viennent les innombrables bleus métalliques. Le bleu bluet est vu sur toutes les créations parisiennes.

Les costumes garnis de pelletterie seront très en vogue cet hiver.

On en fera de très simples, comme le costume *trotteuse*, mais on en fera aussi de très riches. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, il faut se rappeler que la fourrure ne supporte le voisinage d'aucun autre genre d'ornement.

Les bandes de fourrure ressortent admirablement sur les vieux rouges, vieux bleus, brique brûlée, etc., qui vont beaucoup se porter. Ces teintes claires ne seront pas les seules ayant du

succès : le noir sera très employé aussi. On ne lui demande pour être admis, et être jugé très élégant, que l'adjonction de quelques ornements de velours ou de passementerie. On fait pour ce genre de garniture de magnifiques applications de velours sur satin ou de broderies en laine dure, en cordonnet de soie, et aussi en chenille sertie de fils d'or et d'argent.

\* \* \*

Le rouge, dans toutes ses nuances, a grande tendance à devenir la couleur dominante pour les costumes de fillettes. Leurs robes et leurs manteaux sont généralement rouges, et ornés de



## LE COIN DU FEU



foufure et de passementerie noire, quelquefois même en velours.

Les chapeaux qui accompagnent ces costumes sont toujours grands, d'autant plus grands que les fillettes sont plus petites. La toque n'a guère sa raison d'être avant la douzième année, mais, pour cet âge, elle constitue la plus commode et la plus jolie des coiffures de jeunes filles.

L'Écossais, après avoir tenté, mais en vain, de s'introduire dans les garde-robes des mamans, s'est réfugié dans les costumes d'enfants. Ce dernier choix est préférable, surtout lorsque le costume est composé de drap et de velours, l'écossais ne faisant de l'effet qu'avec ces étoffes.

*Gravure No. 822.* Robe de visites. Étoffe à nervures, grenat, garnie de velours de même couleur.



*No. 831.* Jaquette française en drap amazone réséda, avec gilet et revers de mouton de Perse.

*No. 804.* Costume de fillette, rouge vin. Le corsage est serré en travers par un ruban de satin noir.

### Une Revue Nouvelle.

La fondation d'une revue scientifique canadienne nous est annoncée, M. Berthiaume, propriétaire de la *Presse*, en serait l'éditeur. Cette bonne nouvelle nous réjouit. Nous avons demandé

autrefois que dans le monument de l'Académie Nationale on donnât des cours pratiques aux ouvriers canadiens-français, pour les instruire, les perfectionner dans leurs métiers—en commençant par

leur apprendre le nom de leurs outils qu'ils appellent de noms anglais— et pour les mettre en état de combattre la concurrence étrangère.

L'agriculteur et l'industriel canadiens ont aussi besoin de leçons. Sans renoncer à l'espoir de ces cours publics faits par des savants, nous saluerons la *Revue Scientifique* comme une initiatrice précieuse, comme l'indispensable conseillère de l'artisan, du fermier et de l'industriel canadien-français.

Mme D.

#### ICI ET LA.

Nous accusons réception d'un joli journal publié à Chicago, *Le Bulletin Officiel*, organe des sociétés de langue française en Amérique.

« Le Conseil National des Femmes, de Montréal, a tenu sa grande assemblée annuelle, le six de décembre dernier, sous la présidence de la comtesse d'Aberdeen. On y remarquait une affluence de dames canadiennes-françaises.

« Le succès obtenu, a dit lady Aberdeen, est déjà merveilleux. J'avoue qu'une certaine frayeur s'empare de moi. Nous pouvons faire tant de bien, et aussi bien, causer tant de trouble en éveillant ce grand pouvoir du travail féminin.

« ... Les femmes courageuses des villes les plus éloignées sont fortifiées par la pensée qu'elles sont soutenues et imitées dans leurs efforts par leurs compatriotes, d'un bout à l'autre du pays. Le grand avantage est que les villes puissantes peuvent aider les autres.

« Il est admirable de voir d'héroïques femmes élever de belles et de vastes maisons de refuge et de secours dans des endroits perdus.

« ... Il faut se garder contre l'idée d'un succès trop facile et ne pas se montrer optimiste. La valeur des officiers influera grandement sur l'œuvre. Je vous félicite sur le choix que vous avez fait... Nos efforts doivent tendre à un but élevé, et nous demanderons avec une profonde humilité le secours surnaturel qui fera de notre travail un mouvement réellement patriotique et profitable à ce pays que nous aimons tous. »

Les membres du Conseil élus sont: Présidente, Mme Geo. Drummond; vice-présidentes, Mmes. Thiбаudeau, Reid, Dandurand et Meldola de Sola; secrétaire correspondante, Melle Grace Fairley; secrétaire archiviste, Mme W. G. Macnaughton; trésorière, Mme Wurtele.

« *Nettoyage des cadrans de pendule.* Pour nettoyer les cadrans de pendule ternis par la poussière, la fumée, ou par toute autre cause, il faut d'abord les frotter avec un pinceau qu'on aura trempé dans un mélange pâteux d'eau et de crème de tartre en poudre, ensuite les laver avec de l'eau pure au moyen d'une éponge; essuyez avec des linges secs.

« Dans une récente étude, publiée par le savant chimiste allemand, le professeur Stutzer, sur le café et le cocoa, l'usage hollandais d'ajouter de la potasse dans le cocoa ou de l'ammoniaque, comme fond les allemands, fut sévèrement condamné. Au moyen de ces mélanges on prétend rendre le cocoa plus soluble, et on n'arrive qu'à en rendre la couleur et l'apparence bourbeuses.

La pureté, le goût et l'arôme du cocoa en sont affectés inutilement et sans avantages aucuns. Aussi ce cocoa ainsi préparé serait-il invendable si on n'y ajoutait des arômes artificiels qui ne valent pas l'arôme véritable qu'on a détruit.

Nous mentionnons cette opinion afin d'attirer l'attention sur le fait que le cocoa à déjeuner de Walter Baker & Co., de Dorchester, Mass., ne contient aucun de ces ingrédients étrangers et qu'il est absolument pur et soluble.

#### CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

#### Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épiciier.

# Parfumeries

Françaises, Anglaises  
et Américaines. . . . .

Poudres de Toilette,

Savons Parfumés. . .

## Flacons Elegants

Pour Cadeaux de Noel et du Nouvel An.



# Picault & Contant,

PHARMACIENS.

1475 rue Notre-Dame, - Montreal.

Pour Cadeaux de Noce,  
Au jour de Noel et jour  
de l'An. . . . .

# Theodore A. Grothe,

Le Bijoutier de la rue  
St. Laurent No. 95½.

INVITE le public à faire à son magasin, qui est le plus vieux de la ville une visite, afin de juger de la valeur de ses Diamants, de ses Montres d'or et d'argent de \$3.00 en montant, de ses Bracelets, Epinglettes, Pendants-d'oreilles et du plus grand choix de Bague que l'on puisse désirer à partir de \$1.00 à \$300.; et étant l'agent d'une grande manufacture d'argenteries américaine, il défie toute compétition, et le choix est des plus beaux; et les Pendules, les Cannes, les Lunettes en or, et les Lunettes d'Opéra, Objets de fantaisie Française en bronze d'or; enfin, une quantité de marchandises trop longue à énumérer.

Sans être obligé d'acheter une visite est sollicitée.

## Bonbonnières Italiennes et Françaises.

Nous prions nos Dames Canadiennes de venir examiner notre installation de

### **BONBONNIERES**

Italiennes et Françaises, Boîtes de Fantaisie  
(avec Chocolats), Paniers de Liqueurs, etc.


Maintenant en exhibition pour les fêtes de **Noel** et du **Jour de l'An**. Les objets achetés maintenant seront **Mis-en-reserve** pour être expédiés au désir de l'acheteur. . . .

Avez-vous essayé notre Célèbre CAFÉ?

Succursale,  
257 St. Laurent.

# Dufresne & Mongenais,

221 Rue St. Jacques.

Les Thés   
Et les Cafés



DE

• • STROUD • •

---

Sont les Meilleurs

No. 1519 RUE STE. CATHERINE,

Pres de la Rue Jacques Cartier,

 MONTREAL.

---

SI VOUS désirez de bons Thés et de bons Cafés allez chez M. STROUD, car il importe directement des plantations, et par conséquent a en vente la meilleure production aux bas prix suivants :

The de 20 a 60 cents.

Cafe a 20, 30, 35 and 40 cents.

Une visite est respectueusement sollicitée.

1519 Rue Ste. Catherine.